

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

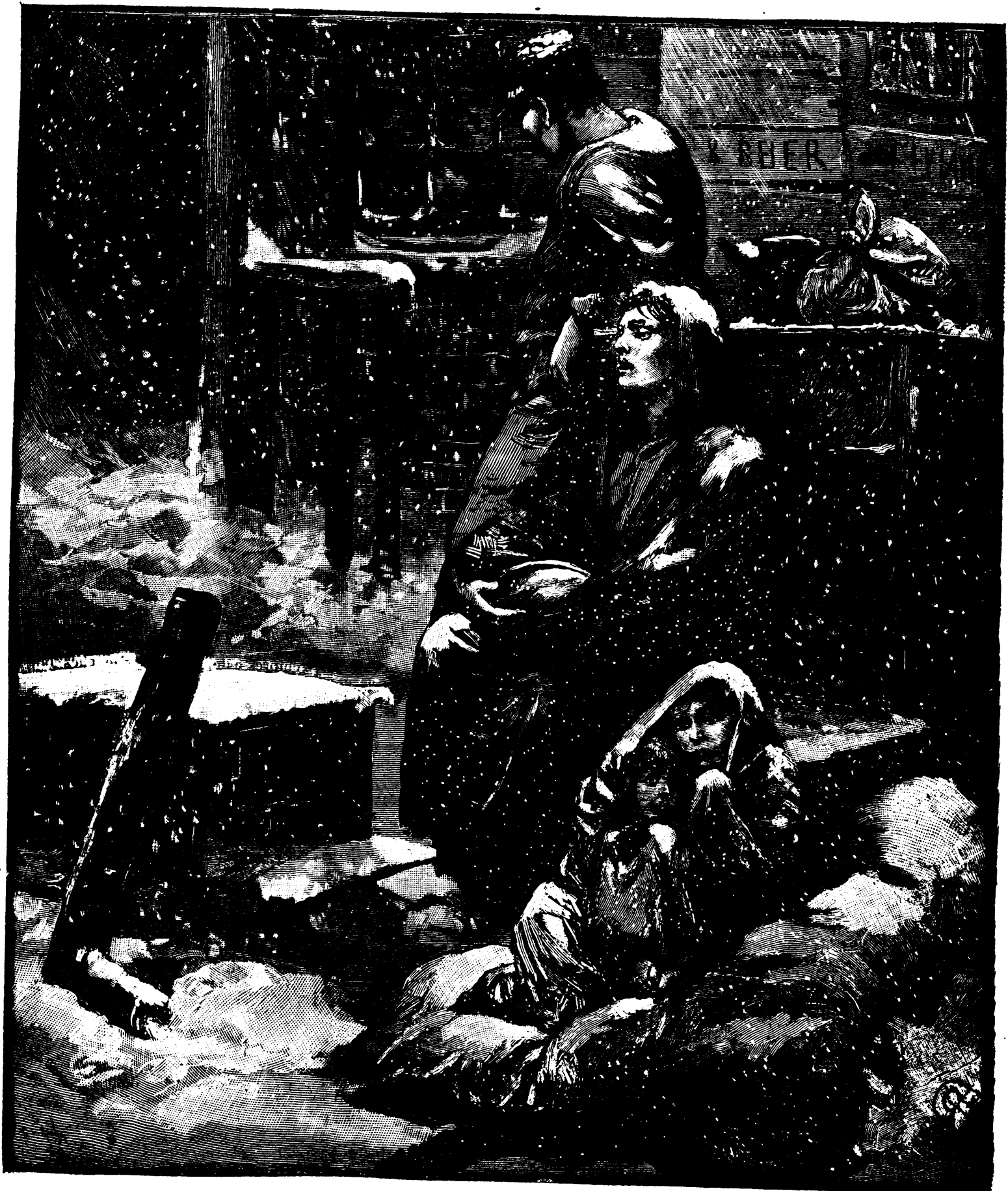
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 200. — SAMEDI, 3 MARS 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



EXPULSION EN AMÉRIQUE POUR NON PAYMENT DE LOYER. — SCÈNE DANS BROOKLYN-SUD, NEW-YORK

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 MARS 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Nos gravures. — Histoire de Peaux-Rouges, par A. Bitard. — Petites industries du ménage, par H. Manuel. — Rhythme des vagues, par François Coppée. — Le nouveau Phonographe Edison. — Les souliers Rouges. — Connaissances utiles. — Recréations de la famille. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait de M. Tirard. — Portrait du général Saussier. — Expulsion en Amérique pour non paiement de loyer. — Dix jours à la dérive : Funérailles en mer. — Gravure du feuilleton. — Les Peaux-Rouges.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le quarante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de février), aura lieu SAMEDI, le 3 mars à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. L. O. DAVID, M. P. P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Il n'y a que l'occasion qui manque au médisant pour mal faire. — QUINTILIN.

Les mots et les drapeaux conduisent les hommes plus que les raisons et la raison. — JULES SIMON.

Un peuple qui rompt violemment avec l'esprit de tradition est un arbre sans racines qu'emporte au premier souffle le vent de la tempête. — O. GRÉARD.



QUAND les jugera-t-on? La date de leur procès est-elle fixée?

C'est la question du jour.

Il est de fait que l'on a rarement vu un procès attirer autant l'attention publique, et il faut reconnaître aussi qu'il en vaut la peine. Deux détectives et un gardien de la paix accusés de vol avec effraction et soupçonnés d'avoir l'intention de piller une foule de magasins, cela ne se voit pas tous les jours et c'est un luxe auquel les amateurs de la cour d'assises ne sont pas habitués.

Ce qu'il y a de plus étrange dans cette aventure, c'est que le verdict, quel qu'il soit, atteindra toujours des agents de la police secrète; c'est, en effet, une lutte de détectives, lutte qui semble tenir du roman et qui est cependant bien de la vie réelle.

Nos agents secrets sont accusés par d'autres agents, les uns canadiens-anglais, les autres américains, et toute la question se résume à savoir qui ment, de ceux qui accusent ou de ceux qui plaident non-coupables.

La police secrète n'est, dans aucun pays, à l'abri des soupçons ni des accusations, et même en France, où l'organisation est la meilleure et la plus surveillée, on ne se gêne pas de parler mal des agents que l'on emploie, comme le prouve le passage suivant tiré d'un journal français :

Le grand inconvénient de l'emploi des agents secrets est qu'ils sont rarement à l'abri de la corruption, et que leur foi s'accorde fort bien de manger à deux râteliers.

Il est vrai que l'on a eu souvent des exemples d'accommodement entre agents secrets et criminels, mais on a rarement vu, je crois, ceux-là faire concurrence à ceux-ci sur leur propre terrain, c'est-à-dire voler tout autant que les voleurs de profession.

En vérité, cela dépasse les bornes.

Il est reconnu qu'en général si un truand donne sa « parole de voleur » on peut s'y fier, car ces gens là ont une sorte de point d'honneur auquel ils tiennent beaucoup, et l'affaire qui nous occupe prouverait qu'un serment de détective ne vaut pas une foi de tire-laine.

En serions-nous bientôt réduits à faire surveiller les agents secrets par des voleurs?

* * Cette étrange affaire de détectives accusés de vol, m'amène à penser aux forçats. — quand on parle des chasseurs on ne peut s'empêcher de songer au gibier.

Je viens justement de relire quelques aventures de condamnés célèbres, et je crois vous intéresser en vous rappelant l'histoire du fameux Cognard, plus connu sous le nom de comte de Pontis de Sainte-Hélène.

Cognard ayant commis je ne sais plus quel crime avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Après quelques mois de séjour à Toulon, il se réfugia en Espagne. Là il se créa comte, en s'appropriant les titres de la famille Pontis, dont il fit disparaître tous les membres l'un après l'autre. Une fois comte, il obtint une sous-lieutenance, devint chef d'escadron, et gagna le grade de lieutenant-colonel, à l'assaut de Montevideo.

Tout cela paraît invraisemblable; ce qui suit l'est encore plus.

Après mille incidents et mille faits que le romancier le plus audacieux n'oserait mettre dans aucun de ses ouvrages, le faux comte Pontis devient tout à coup à Malaga, où il s'est réfugié, chef d'escadron dans l'état-major du duc de Dalmanio.

Quand l'armée française opère sa retraite, il rentre avec elle en France; il est fait chef de bataillon au 100^e régiment; au siège de Toulouse il combat vaillamment; à Waterloo, il reçoit plusieurs blessures.

Après l'empire, Pontis ne voulut pas en rester là.

Il se présenta au duc de Berri, qui le reçut chevalier de Saint-Louis et le nomma chef de bataillon dans la légion de la Seine, dont il devint, six mois après, lieutenant-colonel.

Mais, hélas! il faut que, dans la vie ordinaire comme dans les drames de la Gaité, le crime soit puni.

Un jour que le comte Pontis de Sainte-Hélène assistait à une revue, sur la place Vendôme, un forçat libéré crût reconnaître en lui un ancien compagnon de chaîne, et sa pensée fut de le faire chanter; mais soit que le lieutenant-colonel s'exécra de mauvaise grâce, soit qu'il niât l'identité de sa personne avec le nom que l'autre lui donnait, il fut dénoncé.

Le général Despinois manda Pontis et le salua du nom de « gibier de potence. » Pontis met l'épée à la main, veut répondre, mais il est saisi par quatre gendarmes pour être jeté en prison. Il obtint la permission de rentrer chez lui pour changer de linge, sauta par une fenêtre et disparut.

Il fut repris six mois plus tard et finit ses jours au bagne.

C'est un des mille exemples des chenapans qui jouent à l'honnête homme, mais il est plus rare de voir, comme dans le cas actuel, des gens chargés d'arrêter les voleurs être accusés de voler tout aussi bien, sinon mieux, que leurs clients.

* * Chaque pays a sa manière de combattre l'ivrognerie : En France, on use de l'amende, de la prison et de la privation des droits civiques; dans les pays anglais, on se sert de l'amende et de la prison, sans privation de droits, ce qui est absurde, car étant admis que l'on boit beaucoup dans les royaumes de Sa Majesté Victoria, il s'en suit que le vote des ivrognes forme un appoint considérable dans les manifestations de la volonté du peuple; les Musulmans sont très sévères envers ceux qui enfreignent la loi du prophète qui défend de boire, même du vin; en Russie, on use un peu du knout, mais la Belgique est sortie des sentiers battus et a adopté un genre de répression dont tout le monde est content.

Les sujets du roi Léopold, gens très industrieux, durs au travail et solides au plaisir, ont cependant leur péché mignon, un penchant très prononcé pour la bouteille, penchant bien naturel, car la bière, le faro, le lambic et le genièvre ont très bon goût dans les plaines de l'Escaut.

Il y a quelques mois, une petite Commune, voisine de Mons, a fait un règlement dont l'application a produit un très bon effet.

Quand un bon Flamand est vu dans les rues du village en état d'ivresse, le garde-champêtre s'empresse de le reconduire chez lui, sans mot dire et avec tous les soins d'un bon camarade, puis il continue sa ronde et réintègre ainsi tous les amis de Cambrinus dans leur domicile respectif.

Parfois, le dimanche surtout, les fonctions du garde-champêtre ne sont pas une synécure, paraît-il.

Le lendemain matin, ce digne fonctionnaire fait sa tournée, s'arrêtant dans les maisons de ceux qu'il a secourus la veille et leur présente à chacun un balai, en les invitant à nettoyer les rues.

Le balai n'est cependant pas obligatoire, car le délinquant peut refuser de travailler une journée pour la commune, mais alors il doit se résoudre à aller passer la huitaine en prison.

Règle générale, le balai est préféré.

Il paraît que ce système a eu, au moins, un excellent résultat, car le village est d'une merveilleuse propreté.

Plus les habitants se piquent le nez, plus les rues sont bien nettoyées et, quand le règlement en question sera adopté partout, on pourra se rendre compte du degré de sobriété des citoyens d'une commune par son état de malpropreté.

On pourrait essayer ce système chez nous.

* * Il y a des gens qui voyagent comme des colis, sans rien voir, rien apprécier, rien étudier, ou qui, avant de partir de chez eux, ont l'intention bien arrêtée de tout trouver mauvais dans les pays qu'ils traversent.

Ces malheureux sont atteints d'une névrose spéciale, très difficile à guérir, et qui est commune

à certains malades qui ne peuvent pardonner aux gens sains la bonne santé dont ceux-ci jouissent. Lisez ce passage d'une lettre d'un voyageur actuellement en France :

L'apparition d'un roman honnête en langue française est devenue chose assez rare pour qu'on la signale d'une manière toute spéciale. En règle générale, chaque livre nouveau, dans cette catégorie, est à prendre avec des pincettes, tant la littérature du jour en France est immorale et malpropre. Il est devenu presque impossible de chercher une lecture distrayante dans cette littérature. Sur dix de ces ouvrages, tout frais, à couverture jaune ou grise, que vous remarquerez à l'étalage des libraires ou dans les bibliothèques, vous en trouverez à peine un seul qui soit convenable et que vous puissiez apporter chez vous.

C'est pénible à constater, mais il y a contraste absolu, à cet égard, entre cette littérature uniformément malpropre et les romans de langue anglaise qui se vendent partout en Amérique, sur les trains de chemins de fer, et qui, s'ils sont insignifiants parfois, sont, du moins, sans danger. Mais en France, il en est de la littérature comme du théâtre ; les auteurs, sinon le public, semblent ne rien concevoir de beau ou d'agréable en dehors de ce qui est mauvais et malpropre.

* * Cette étrange sortie est évidemment l'œuvre d'un malade plutôt que d'un méchant, et l'excès même de l'accusation prouve combien elle est peu fondée.

Que l'on dise qu'une certaine école soit mauvaise, nuisible, dangereuse, canaille même, je le veux bien, mais il ne faut pas oublier que les œuvres de cette école sont lues avec beaucoup plus de plaisir par les étrangers que par les Français eux-mêmes.

Si *La Terre*, de Zola, s'est tirée à soixante mille exemplaires, il ne faut pas perdre de vue que vingt mille à peine ont été vendus en France, et que c'est l'étranger qui a acheté le reste.

Je comprends que dans la vieille ville aristocratique de Pau, (d'où la lettre susdite est datée) les vitrines des libraires soient encombrées d'ouvrages d'écrivains naturalistes et même obscènes, je ne mâche pas le mot, mais ces marchands de mauvaise littérature offrent à leur clientèle d'étrangers ce qu'ils aiment le mieux, et, comme le dit l'auteur du passage que j'ai cité, les trois quarts de la population de Pau, en hiver, se compose de gens venus des quatre coins du monde pour demander à la ville d'Henri IV la santé et..... lire les mauvais livres.

Il en est de ces gens là, comme de ceux qui, à peine arrivés à Paris, demandent l'adresse des mauvais lieux plutôt que de se rendre à l'Eglise, et qui, après avoir mené pendant quelques mois une vie de polichinelle, reviennent dans leur pays en disant que la grande ville française est corrompue jusqu'à la moëlle.

Il n'est pas bon de viser plus haut que la cible, on dépasse le but et on est toujours mauvais tireur.

Si vous vous contentez de lire le *Gil Blas* et autres journaux *ejusdem farinae*, vous avez raison ; mais ce n'est pas là tout le journalisme français, et j'avais encore plus raison de vous parler l'autre jour du *Semeur*, qui est un journal très peu lu à l'étranger, mais qui combat en termes honnêtes tout ce que cette mauvaise littérature a de mauvais.

À côté de cette mauvaise école que je déteste et que j'abhorre plus que personne, il en existe une autre, la bonne, celle qui produit le bon, le vrai, le beau et, dans aucun pays, elle ne compte autant d'adeptes qu'en France.

Aucune nation n'a produit, et ne produit, même de nos jours, autant d'œuvres saines en littérature, en peinture, en sculpture et en musique, que ne le fait la France, mais je le répète, il existe des hommes ainsi faits, qui, en entrant quelque part, ne manquent jamais de faire cette question :

—Montrez-moi donc l'endroit où ça sent le plus mauvais ?

C'est un besoin qui ne se comprend qu'en certains moments, mais on ne doit pas l'éprouver tout le jour, à moins qu'on ne soit malade.

La littérature des pays anglais !

Ah ! parlons-en ! Allez dans n'importe quelle librairie anglaise de Montréal, et demandez *Maria Monk*, l'œuvre la plus immorale, la plus ignoble, la plus vile, la plus anti-catholique que le diable ait pu imaginer, et on vous la donnera... moyennant monnaie.

Jamais Zola, ni ses complices, n'ont rien fait qui approche de cela.

L'excès en tout est un défaut, en critique comme en toute autre chose, et dire que toute la

littérature française est mauvaise et que le public français n'aime ni le beau ni le bon, mais au contraire ce qui est malpropre, c'est imiter l'Anglais qui affirme que les Français ne mangent que des grenouilles, ce qui n'est pas tout à fait exact.

* * Il est fâcheux que cet article ne soit pas signé, car on saurait à qui on a affaire.

L'article anonyme, bien qu'admis en notre pays, n'est jamais l'œuvre d'un homme de courage, à moins que l'anonymat ne lui soit imposé, auquel cas le propriétaire du journal est responsable du voile qui couvre le nom de l'auteur.

C'est alors la guerre du serpent, du reptile qui ne veut même pas relever la tête de peur d'être écrasé, mais franchement cela n'est pas bien.

Le public n'est pas sot, et ce qu'il aime, c'est connaître le nom de celui qui écrit, qui communique avec lui et lui vend sa pensée.

Si j'avais un journal à moi, je ferais ce que j'ai toujours fait dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, je signerais carrément mon nom, un nom sans peur et sans reproche, et alors je serais toujours responsable de ce que j'ai écrit.

Tout homme peut commettre une erreur, — vous, comme moi — mais ce que j'écris, je le pense, et je voudrais que tout le monde fût comme moi.

Le journalisme devrait être à mon sens, une véritable conversation, ou plutôt une correspondance entre l'écrivain et ses lecteurs. et si l'un se trompe les autres pourraient le juger.

Si un journal avait le courage de paraître avec des articles *toujours signés*, il aurait, je crois, le plus grand succès, le succès dû à la franchise.

Dans les armoiries de France, le blason du roi est surmonté d'un casque à visière relevée, le seul du genre ; c'est ce que j'aime : pas de masque, montrez vos yeux !

Si je me trompe, répondez-moi visière haut, et que tout le monde sache qui parle ou qui écrit.

Ce devrait être là surtout le motif qui guide le lecteur pour s'abonner à un journal, savoir qui écrit, et si le journal ne vous plaît pas renvoyez le ; mais de grâce, soyez francs.

* * Il y a avocat et avocat, comme il y a fagots et fagots, et vous allez en juger par l'exemple suivant :

C'est une déclaration dont je ne citerai que la première ligne :

Le demandeur déclare que par bail *verbal* sous *seing privé*.....

Signé : XXX avocat.

C'est un avocat de Montréal qui a commis ce chef-d'œuvre et s'il réclame je le nommerai.

LÉON LEDIEU.

NOS GRAVURES

UNE EXPULSION À NEW-YORK

IRLANDE n'a pas seule le triste monopole des expulsions barbares, et la gravure que nous publions aujourd'hui en est la preuve.

Parfois, aux États-Unis, dans le pays de la grande liberté, un propriétaire tient sous sa domination incontestée trente ou quarante familles, qu'il entasse tant bien que mal dans son immeuble, et malheur au pauvre locataire qui ne paie pas son loyer au jour dit.

M. Vautour tient sa proie et ne la lâche plus.

LE GÉNÉRAL SAUSSIER

La France, disions-nous, dernièrement, ne désire pas la guerre ; et, la preuve, c'est qu'elle prépare, avec activité, l'Exposition Universelle de 1889.

Mais si la France ne désire pas la guerre, elle ne la craint pas ; et, certes, son armée, tant au point de vue de l'instruction que du matériel, ne le cède en rien à aucune autre armée de l'Europe.

L'armée française, on le sait, se divise en dix-huit corps d'armée, plus un dix-neuvième pour l'Algérie et la Tunisie.

En temps de guerre, ces dix-huit corps d'armée seront concentrés et réunis en trois grandes armées, ayant chacune leur général en chef. Ces trois généraux en chef, afin de bien conserver l'unité d'action, auront, tout en gardant leur ini-

tiative, à s'inspirer des plans d'un généralissime. L'officier-général, appelé à commander, en temps de guerre, toute l'armée française, est connu, c'est le général Saussier.

Né à Troyes (Aude), le 16 janvier 1828, Saussier (Félix-Gustave) sortit de l'école militaire de Saint-Cyr, dans l'arme de l'infanterie, le 1^{er} octobre 1830. Lieutenant le 23 février 1854, capitaine le 1^{er} août 1853, lieutenant-colonel le 6 mars 1867, il prit part aux campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique et d'Afrique, et fut promu colonel en décembre 1869. Il commandait le 41^e régiment d'infanterie durant le siège de Metz, et, lors de la capitulation de cette place, signa, avec quarante-deux de ses officiers, une protestation énergique, remise au maréchal Lebœuf.

Emmené prisonnier en Allemagne, il réussit à s'échapper, traversa l'Autriche et l'Italie, et vint rejoindre l'armée de la Loire.

Général de brigade le 5 janvier 1871, il fut élu représentant de l'Aube, à l'Assemblée Nationale, siégea au centre gauche et prit une part brillante aux discussions sur la réorganisation militaire. Il refusa d'être porté comme candidat aux élections sénatoriales, pour se consacrer exclusivement à ses devoirs militaires.

Après avoir été nommé commandant aux différents corps de l'armée, il passa au 6^e corps, à Châlons, le 19 août 1880, et se vit confier, quelques années après, le poste le plus envié et le plus difficile à tenir, celui de gouverneur-général de Paris.

Le généralissime de l'armée française, bien qu'agé de soixante ans, est un vigoureux soldat. Puisse-t-il, si jamais la France est attaquée, conduire l'armée à la victoire et chasser pour jamais l'étranger du sol sacré de la Patrie !

M. TIRARD

M. Tirard, chef du cabinet français, est né en 1832, à Genève, d'une famille française. Il a été longtemps à la tête d'une importante maison d'horlogerie et a su acquérir une fortune considérable. Sous l'empire, il fit partie du Conseil des prud'hommes.

Après le 4 septembre, il fut nommé maire du 11^e arrondissement et ne tarda pas à être élu député. En cette qualité, il fut un des plus chauds partisans de la lutte à outrance et vota contre la paix à l'Assemblée Nationale.

M. Tirard a été député de Paris, sans interruption, de 1876 à 1885. Au cours de cette longue législature, il a été trois fois ministre. Il a tenu successivement le portefeuille de l'agriculture et du commerce, et celui des finances à deux reprises différentes.

On reconnaît difficilement aujourd'hui, chez M. le président du Conseil, l'ancien habitué des clubs et l'ami des politiciens les plus avancés de la fin de l'Empire. M. Tirard est devenu un homme politique correct, froid et avisé. On l'a bien vu aux termes de la déclaration qu'il a lue aux Chambres et qui, sous une simplicité apparente, cachait une grande habileté. On eût cherché en vain, dans cette déclaration, tout entière consacrée aux affaires, un point quelconque pouvant donner prise à une attaque.

DIX JOURS À LA DÉRIVE

Les sept survivants du naufrage du *D. Chapin*, de Boston, ont fait un récit navrant de leurs aventures.

Assailli par d'épouvantables tempêtes, démanté et faisant eau, le navire dut être abandonné en mer le 24 décembre et l'équipage se jeta dans une chaloupe sans vivres et sans une goutte d'eau douce.

Le 29, le capitaine Wall fut pris de délire et eût une agonie terrible. Quelques heures après, son corps fut solidement attaché sur des planches et lancé à la mer.

Le 30, un Japonais, John Anderson, devint fou et mourut le lendemain en même temps qu'un matelot, Peter Peterson.

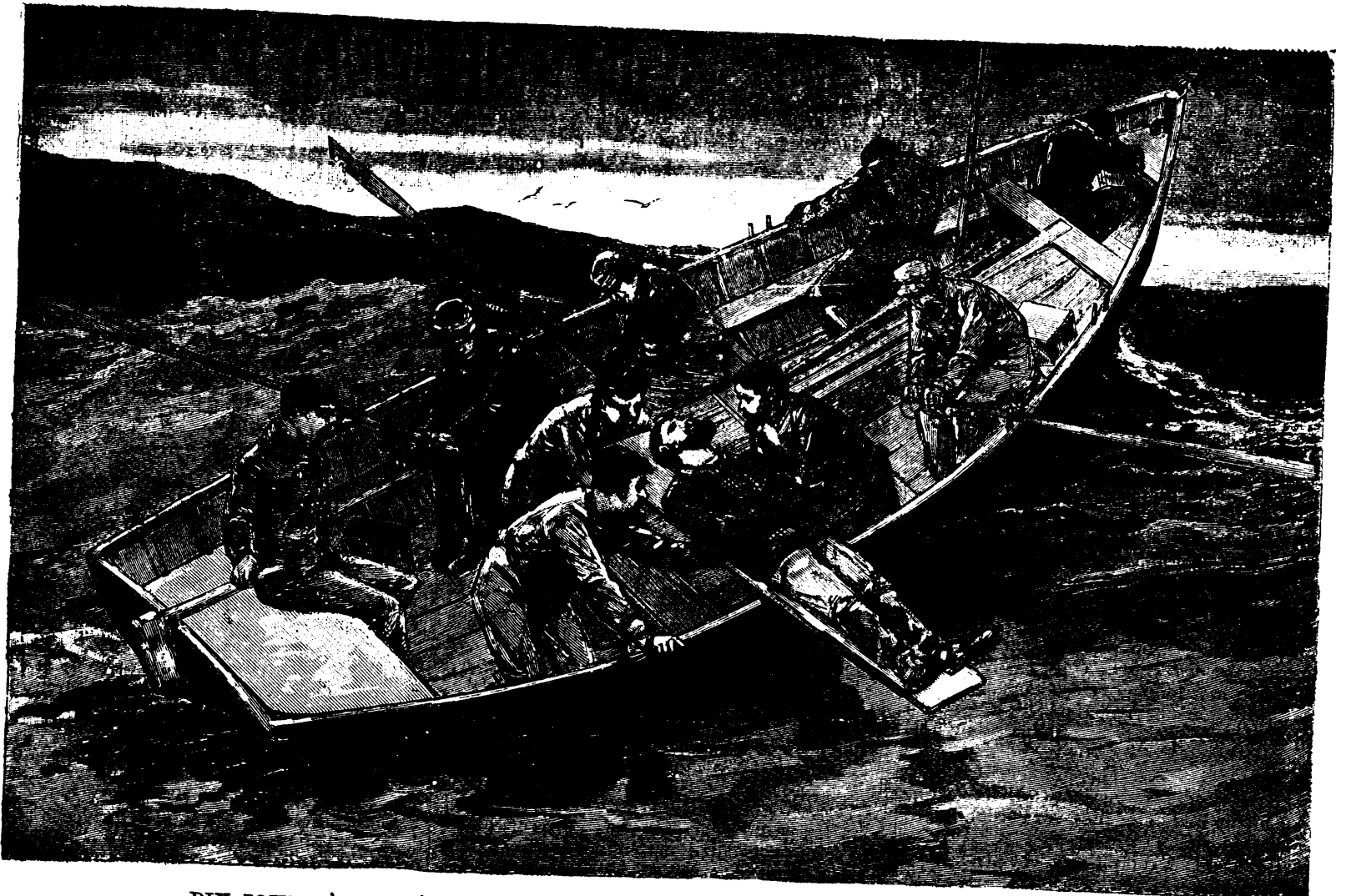
Enfin, après avoir été ballotés par les flots pendant dix jours et avoir souffert les horribles tortures de la faim et de la soif, les survivants furent recueillis par le *Luis C. Rabel*, et conduits à la Havane, d'où ils revinrent aux États-Unis.



M. TIRARD, CHEF DU CABINET FRANÇAIS



LE GÉNÉRAL SAUSSIER, GÉNÉRALISSIME DE L'ARMÉE FRANÇAISE



DIX JOURS À LA DÉRIVE. — FUNÉRAILLES EN MER DU CAPITAINE DU "D. CHAPIN," DE BOSTON

VIRGINIE ET KENTUCKY

HISTOIRE DE PEAUX-ROUGES

BAS DE CUIR, (Ed-de-Faucon et les autres personnalités si intéressantes du héros unique de Fenimore Cooper, ne sont que la menue monnaie d'un audacieux aventurier américain, Daniel Boone, lequel, pénétrant avec quelques compagnons jusqu'au milieu des forêts inhabitées, mais sillonnées d'Indiens, du Kentucky, y fonda en 1769 un vaste établissement qu'il appelait Boonesborough. Il ne devait pas le conserver, malgré tous ses efforts, et ce ne fut pas les Indiens qui l'en dépossédèrent, mais bien le nouveau gouvernement des Etats-Unis, presque aussitôt constitué. Bas-de-Cuir se retira alors sur les bords du Missouri et s'y bâtit une cabane, où il mourut en 1820. Il était né dans la province (devenue Etat) de Pennsylvanie en 1735.

Dans l'automne de 1773, Daniel Boone transportait à son établissement de Boonesborough sa femme ses enfants et un certain nombre d'amis, lorsque, près de Cumberland Gap, sorte de brèche ouverte à travers les monts Cumberland, passage extrêmement dangereux, le petit convoi fut attaqué par un parti nombreux d'Indiens Cherokees. Les colons résistèrent courageusement, mais il leur fallut céder au nombre et retourner sur leurs pas, laissant six des leurs sur le champ de bataille, parmi lesquels le fils aîné de Boone.

Le gouvernement de Virginie, informé de cette affaire, fit sommation aux Cherokees de lui livrer les coupables auteurs de ce guet-apens trop évident, en vertu des stipulations spéciales des traités récemment conclus. Mais ceux-ci déclinaient toute responsabilité : d'après eux, c'était parmi les blancs qu'il fallait chercher les coupables, eux seuls avaient été les agresseurs ; et les choses en demeurèrent là.

Or, un blanc échappé à la tuerie et que cette solution ne pouvait satisfaire, trouvant l'occasion, abattit un Indien isolé, estimant venger ainsi, dans la mesure qui s'offrait à lui, ses infortunés compagnons. Cet acte de vengeance irréfléchi ne tarda pas à provoquer de terribles représailles. En février 1774, les Indiens massacrèrent six blancs et deux noirs ; ils s'emparèrent aussi d'un bateau qui naviguait sur l'Ohio, le pillèrent et en exterminèrent l'équipage impuissant à leur résister.

Et il ne fallait voir dans tout cela que les batailles de la porte, des exercices préliminaires pour s'entretenir la main. Bientôt, en effet, le bruit se répandit que les diverses tribus de Peaux-Rouges éparses dans cette partie de l'Amérique se concertaient pour une action commune et décisive à exercer contre les blancs, colons et coureurs de bois de la frontière. Alors ceux-ci commencèrent à former de petits détachements armés et à s'organiser sérieusement en vue d'éventualités à peu près impossibles à écarter. Seulement, on préludait de part et d'autre à l'action décisive, supposé que cette action dût se produire, par des exécutions partielles marquées au coin de la plus atroce cruauté, aussi bien du côté des blancs que

de celui des Indiens. C'est ainsi que de nombreux Peaux-Rouges, attirés dans des embuscades tendues par leurs frères civilisés, y avaient été massacrés de sang-froid ; sans doute, les blancs tombés dans les pièges des Indiens et égorgés ensuite avec des raffinements de cruauté féroces ne manquaient pas ; toute la question est donc de savoir si lorsqu'on lutte contre des sauvages, on peut légitimement user des mêmes procédés qu'eux.

On le peut, cela n'est pas douteux ; mais il est toujours maladroit d'exaspérer un ennemi plus fort que soi, et c'est justement ce à quoi, au lieu de rester sur la défensive, settlers et coureurs de bois s'appliquaient en conscience. Ils n'y réussirent que trop bien, comme il s'en aperçurent à l'agitation qui se manifesta parmi les tribus, et à laquelle il n'y avait pas à se tromper : toute la population indienne de la région était animée d'un ardent désir de vengeance, et rien ne lui était plus facile que de l'assouvir sur la poignée de blancs dont la téméraire audace ne pouvait



En même temps il se précipita. . . — (Page 350, col. 1.)

suppléer la force absente.

Les colons prirent sérieusement l'alarme et demandèrent des secours au gouvernement de Virginie. L'Assemblée provinciale ayant accueilli cette demande, le gouverneur, lord Dunmore, fit parvenir aux milices des comtés de la frontière l'ordre de se réunir en corps et de se préparer à la défense.

En attendant, le terrible tomahawk des Indiens faisait toujours d'affreux ravages parmi les colons du Kentucky. Quarante scalpes déjà avaient été emportés en triomphe au principal village des Shawnees, et l'échéant tout entier se passa dans la terreur inspirée par des massacres continus, des actes d'une atrocité sauvage où les deux partis rivalisaient, comme toujours, de perfidie et de sanguinaire cruauté.

L'automne approchait, lorsque lord Dunmore appela sous les armes les miliciens du Sud-Ouest.

Il négocia ensuite une entrevue avec les Delaware et les Six-Nations, et réussit à conclure un traité de paix avec ces Indiens. Cela fait, et sans attendre les milices du Sud-Ouest, il descendit le cours de l'Ohio à la tête de 1,200 miliciens des comtés les plus proches, passa sur la rive opposée du fleuve et se dirigea sur les villages des Shawnees, qu'il trouva abandonnés.

Lord Dunmore avait mis trop de hâte dans sa marche et oublié, à ce qu'il semble, le rendez-vous qu'il avait donné aux miliciens du Sud-Ouest, en leur promettant de les attendre à l'embouchure de la rivière Kanawha ; de sorte que, après avoir franchi les collines raboteuses et les longues étendues de forêts qui les séparait de Point-Pleasant, lieu du rendez-vous, les braves et énergiques *back-woodsmen* ne furent pas peu désagréablement surpris de n'y trouver ni le gouverneur, ni ses instructions, pas même de ses nouvelles.

Les Virginiens, ne sachant que faire, s'occupèrent d'établir leur camp. Mais la position était des plus périlleuses, et ils ne tardèrent pas à apprendre que les Shawnees se dirigeaient de leur côté à travers les bois. Or, ces sauvages guerriers, qui jouissaient d'un juste renom de valeur militaire et d'habileté tactique, avaient en outre la supériorité du nombre pour eux.

Le 10 octobre, au point du jour, les Shawnees se jetèrent en masse sur les miliciens, heureusement en alerte. Un combat furieux et prolongé s'en suivit. Protégés par les troncs d'arbres derrière lesquels ils s'étaient embusqués avec l'adresse furtive propre à leur race, les Indiens dirigeaient sur les malheureux Virginiens un feu dévastateur auquel ceux-ci avaient beaucoup de peine à répondre utilement, et qui portait la mort dans leurs rangs avec d'autant plus de facilité qu'ils occupaient un lieu découvert. La lutte se poursuivit néanmoins avec une ardeur égale jusqu'au milieu du jour. Elle continua encore quelques heures, mais les Indiens battaient en retraite tout en lançant des flèches, sous le couvert du bois ; enfin, à l'approche de la nuit, ils disparurent, traversant la rivière pour se rendre sur l'autre rive.

Les pertes des Virginiens se montaient à cinquante tués et quatre-vingts blessés. Quant aux Indiens, qui étaient au moins huit cents, ils furent également fort éprouvés par le tir plus sûr de leurs ennemis, tout abrités qu'ils fussent, mais il était impossible de détermi-

ner exactement le chiffre de leurs pertes, encore plus d'établir dans quelles proportions s'y trouvaient morts et blessés.

Quelques jours plus tard, ayant rallié les troupes de lord Dunmore, les Virginiens se mirent à la poursuite de leurs sauvages ennemis, qui ne les avaient pas attendus, présentant probablement ce retour offensif. Ils traversèrent la rivière à leur tour et parcoururent une distance de 130 kilomètres à travers un pays complètement désert. Le 24 octobre, ils campaient sur le Congo Creek.

Mais alors, les Indiens jugèrent que le temps de la lutte était passé et que celui des négociations était arrivé. Ils sollicitèrent une conférence que lord Dunmore leur accorda sans peine, et dans laquelle fut conclu un traité de paix et d'amitié, portant entre autres clauses que la rive kentuckienne de l'Ohio ferait désormais partie

du territoire de la Virginie, dont, en outre, la juridiction s'étendrait jusqu'aux contrées qui, d'après la doctrine du Parlement Britannique, appartenaient à la province de Québec.

Comme bien d'autres avant lui, il va sans dire que ce nouveau traité ne devait être respecté qu'en partie, et que la paix qu'il avait la prétention d'assurer était une paix précaire, que les audacieuses incursions des aventuriers blancs, gens de peu de scrupules, troublaient d'ailleurs à chaque instant. D'autre part, les Peaux-Rouges, forcés de reculer devant les envahisseurs de leur territoire, ne le faisaient qu'avec la rage au cœur, et plus d'un paisible colon, surpris isolé par quelque bande indienne, paya de sa vie des méfaits dont il était personnellement innocent, mais perpétrés par des hommes de sa race.

* * *

Les vieux historiens de la Virginie mentionnent à ce sujet un épisode des plus dramatiques de cette époque troublée, lequel eut pour théâtre cette même rivière Kanawha, affluent de l'Ohio, dont il est question plus haut.

Immédiatement au dessus des chutes formées par le cours de cette rivière, les *Kanawha Falls*, il existe un énorme rocher surplombant, à une élévation de plus de 95 pieds, le gouffre bouillonnant formé par la nappe d'eau précipitée de cette hauteur. Ce rocher est connu sous le nom de *Van Bibber's Rock*, et voici dans quelles circonstances il lui fut donné.

Un settler, nommé Van Bibber, homme distingué et jouissant d'une grande estime, s'étant écarté de la colonie, s'était laissé supplanter par une troupe d'Indiens maraudeurs, qui se mirent aussitôt à lui donner la chasse. Van Bitter prit sa course dans la direction de la rivière; mais la retraite lui était coupée, et soit en aval, soit en amont, il lui était impossible d'atteindre le rivage: il ne restait que le rocher surplombant, et au bout un saut de 95 pieds terminé par un plongeon, voie dangereuse mais unique.

Van Bibber atteignit le rocher; puis, se dressant de toute sa hauteur en vue de ses ennemis, qu'il avait distancés (et qui à sa vue poussèrent des hurlements de triomphe, considérant dès lors sa capture comme certaine), il jeta autour de lui un regard empreint d'une indicible angoisse, cherchant quelque indice inespéré, inimaginable, de salut immédiat.

Sur l'autre bord, il aperçut sa femme, debout, son jeune enfant dans les bras, immobile et comme pétrifiée de surprise et de terreur.

Il l'appela. Cet appel suffit à rappeler les sens de la pauvre femme.

— Saute ! cria-t-elle. Saute dans la rivière. Je vais à toi.

Et, déposant son bébé dans l'herbe du rivage, la courageuse femme détacha un canot amarré tout près de là, sauta dedans, saisit les rames et fila comme une flèche dans la direction du gouffre. Elle avait fait à peine la moitié du chemin et se trouvait au milieu du courant, lorsque son mari, ayant constaté l'approche rapide des Indiens, qui arrivaient sur lui en criant comme des écorchés et ne se trouvaient plus qu'à une très faible distance du rocher, se mit à appeler.

— Femme ! femme ! cria-t-il. Hâte-toi... Me voici !... Laisse un peu dériver...

Et en même temps, il se précipitait. Il atteignit la surface de l'eau avec une vitesse de projection inouïe, et disparut dans les flots qui se refermèrent sur lui...

Il reparut bientôt, cependant, mais exténué, brisé. Heureusement, le canot manœuvré par sa femme dévouée arrivait près de lui, et celle-ci put, au prix des plus grands efforts et sous une pluie de flèches et de balles envoyées par les Indiens confondus et exaspérés, l'aider à se hisser dans l'embarcation, au fond de laquelle il roula comme une masse inerte.

Mme van Bibber reprit alors les rames et se mit en devoir de traverser de nouveau la Kanawha. Son mari, sauvé de la fureur meurtrière des Peaux-Rouges qui les poursuivaient de leurs traits bientôt impuissants, gisait toujours, plus mort que vif, dans le fond du canot. Quant à elle, comprenant que le salut dépendait tout entier de la constance de son énergie et que tant qu'on aurait pas atteint le rivage opposé on ne

serait pas en sûreté, elle ramait avec force et silencieusement, appréhendant la moindre faiblesse, une défaillance prématurée.

Elle aborda enfin le rivage si ardemment souhaité, juste à son point de départ, à quelques pas seulement de l'endroit où elle avait déposé son enfant, qui s'ébattait dans l'herbe avec l'heureuse insouciance de son âge.

Quelques hommes, accourus au bruit, halèrent le canot sur le sable. Mme van Bibber se leva péniblement, puis, aidée de ces hommes, tenta de remettre aussi son mari sur ses pieds; mais celui-ci était incapable de faire un pas. Il fut donc emporté du canot et déposé près de son fils.

Alors, toute énergie l'abandonnant, maintenant qu'elle n'en avait plus que faire, l'héroïque femme se laissa tomber auprès des siens et donna un libre cours à ses sanglots, comme toute autre femme aurait pu le faire, du reste, en semblable circonstance.

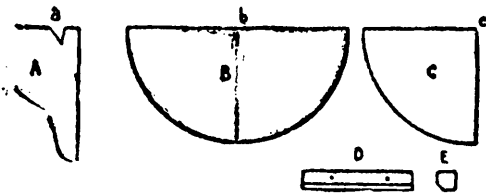
Et voilà à quelles circonstances le rocher de Van Bibber doit son nom.

A. BITARD.

PETITES INDUSTRIES DU MÉNAGE

Consoles.— Il est très souvent utile d'avoir, dans les appartements, de petites tablettes fixées au mur et capables de supporter, le cas échéant, une veilleuse, un bougeoir, un verre d'eau, un pot de fleurs.

Parfois, à la tête du lit, on en installe de plus grandes, servant de vide-poches et faisant l'office de table de nuit.



La construction et la décoration de ces consoles peuvent être très variées; mais tous les genres se réduisent à deux formes principales: celles qui se posent contre un mur plan et celles qui s'adaptent dans un angle.

Les premières sont composées d'une tablette B et d'un support A.

Lorsque le support doit être simplement cloué au mur, on pratique sur son sommet une petite encoche *a*, destinée à loger un fort clou, qui fixera le haut. On cloue de la même façon la pointe du bas qui est étroite. Puis on fixe sur le support le dessus B, en le clouant suivant la ligne pointillée *b*.

Quand on veut que la console soit mobile, on ne fait pas d'encoche au support. On commence par assembler les deux pièces. Puis on pratique, dans la tablette, deux trous, qui logeront les têtes de clous à crochet préalablement enfoncés dans le mur.

Pour la tablette d'angle, le dessus C est taillé, à l'aide de l'équerre, suivant un angle droit.

Cette console est soutenue par deux tasseaux D, dont l'angle extérieur du bas a été abattu. Suivant la dimension de la tablette, ce tasseau aura vingt ou trente millimètres de large et de haut; sa longueur sera un peu moindre que le côté de la planchette.

Au cas où les deux côtés du mur ne seraient pas absolument d'équerre, on rectifie un des côtés au moyen du compas.

La coupe du tasseau est indiquée en E. La face de cette console peut être variée de la même façon que la première et il est facile de la rendre mobile par le procédé expliqué plus haut. Ces tablettes seront, à la volonté du fabricant, en bois naturel verni, recouvertes d'étoffes, peintes, plaquées ou dorées.

H. MANUEL.

Pensées de femmes :

« Combien les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables. »

« Combien les femmes seraient aimables si elles étaient aimées. »

RHYTHME DES VAGUES

J'étais assis devant la mer sur le galet.
Sous un ciel clair, les flots d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fard-eau s'en décharge.
Se brisaient devant moi, rythmés et successifs,
J'observais ces paquets de mer lourds et massifs
Qui marquaient d'un hurrah leurs chutes régulières
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.
Et ce bruit m'enivrait; et, pour écouter mieux,
Je me voilai la face et me fermai les yeux.
Alors, en entendant les lames sur la grève
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve
S'écrouter en faisant ce fracas cadencé,
Moi, l'humble observateur du rythme, j'ai pensé
Qu'il doit être en effet une chose sacrée,
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,
N'a tiré du néant ces moyens musicaux,
Ces falaises aux rocs creusés pour les échos,
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages,
Incessamment heurtés et roulés sur les plages
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

FARNOIS COPPÉE.

UN DRAME DANS LA NEIGE

Les Karpathes enferment le nord de la Hongrie comme dans un gigantesque fer à cheval.

Entre Kremnitz aux mines d'or et Pressova aux fabriques de toiles, le mont Tatra, noir de forêts, s'avance dans la vaste steppe, uniformément blanc l'hiver.

C'est janvier et c'est l'aube d'un jour sec, vif, clair. Aux portes de Kremnitz attend un traîneau où s'impatientent et s'ébrouent trois de ces petits chevaux magyars infatigables, au sang de feu, au pied d'acier. Ce traîneau va emporter, bien fourrés contre le froid, un prêtre russe, sa jeune femme et leur petit garçon âgé de trois ans. L'enfant est tout joyeux; la mère, un peu inquiète; le père, calme et confiant dans la protection des saintes images et conscient de sa force, car il est fils de paysan, lui aussi, comme les autres. Il faut qu'il officie, demain dimanche, à Pressova.

Au moment de lancer l'attelage, un Tzigane survient. Robuste et superbe gaillard, ma foi ! De grandes prunelles noires allument son fier visage bronzé et de longs cheveux noirs bouclent sur son vêtement de fête, un vieux manteau usé de gentilhomme et jeté tout simplement sur ses guenilles ordinaires aux gros boutons d'argent. Sous un bras, le violon qui, de père en fils, s'est enraciné et plein de ces oranges de rires ou de larmes qui, entre les mains de la race bohémienne, éclatent avec une si inattendue et sauvage fantaisie.

Le vagabond s'approcha du pope et lui baisa la main :

— Père, tu te rends à Pressova, je crois ? Moi de même, pour le mariage d'un cygan. La route est longue; la neige est haute. Mon violon et moi tendrions peu de place dans ton traîneau, si tu voulais ?

— Au nom d'Issos, dont le règne sera éternel, monte ! répondit le prêtre.

* * *

Le bohémien monta. Il se blottit comme un chien, aux pieds de la jeune mère qui avait assis son enfant sur ses genoux. Le pope fouette; les chevaux enlèvent le traîneau, et le traîneau glissa avec le bruit aigu du satin déchiré. Le petit caressait en souriant le Tzigane aux grandes prunelles de velours et jouait avec les gros boutons d'argent. Lui, considérait la jeune mère et la trouvait belle, bien belle, plus belle toujours, avec ses yeux si doux couleur de ciel.

Voici la vallée blanche de neige; voici la colline blanche de neige; voici enfin le steppe aux quatre horizons de neige et qui fourmille d'étincelantes paillettes d'argent au soleil levé. Rien entre l'azur de l'espace et l'étendue tranquille qu'un poudroiement de poussière givrée autour des chevaux et que le glissement sifflant du traîneau ferré.

Bientôt, le jour s'obscurcit et des nuées s'abaissent, lourdes comme de larges outres gonflées. Sur la gauche, les pins et les hêtres du mont Tatra. Une sorte de hurlement en descend dans

un premier souffle de bise. Le pope a frissonné, les chevaux ont tressailli.

—Les loups des Karpathes ! murmure le Tzigane.

* * *

En effet, les loups ont entendu, flairé, aperçu. La faim d'hiver leur aiguise l'ouïe, l'odorat et la vue. Déjà, au lointain dans le désert immaculé, se montrent quelques points sombres éparpillés. Les points se rapprochent, se massent. C'est maintenant une grande ligne noire, mouvante et sinistre.

La mère serre son enfant contre sa poitrine. Le prêtre fouette fort et dru et se retourne souvent. Le Tzigane, parfois, se dresse à demi et interroge du regard là-bas, là-bas.

—Ils avancent ! dit-il d'une voix étranglée.

Oui. Les fauves apparaissent à présent comme une onduleuse vague d'encre. Bientôt, le bohémien ajouta :

—Je les compte à cette heure, père. Ils sont trente environ.

La jeune femme laissa échapper un cri de terreur et attira le petit garçon sous ses fourrures comme si elle eût voulu lui rouvrir son sein. Sur le visage du pope se peignit l'angoisse. Que faire ? Les carnassiers voraces sont tout près. Les voici.

Le Tzigane saisit son violon. En brutalisant les cordes d'un archet robuste, il invente des accords bizarres pour effrayer les loups poltrons. Il joua les épileptiques tsardas hongroises. La bande éprouva quelques secondes d'incertitude. Mais la faim l'aiguillonne ; elle repart. Il joua les marches énergiques de Raboczi. Avec un vigoureux acharnement, il arrachait à ses cordes des notes farouches. La bande hésite encore, le temps d'un éclair, mais se relance plus ardente. Les chevaux renâclent à pleins naseaux ; leurs flancs frémissent à fleur de peau. Ils galopent avec effarément et soulèvent en tourbillon la neige. Ils se cabrent avec rage et tirent sur leurs traits par saccades. Le traîneau craque, chasse, mais vole. Qu'importe ! les fauves foncent à cinquante pieds derrière, gueules béantes et yeux flamboyants. Le violon s'est tu, découragé.

—Bénis-moi, père, exclama le Tzigane en couvrant avec adoration de ses deux prunelles noires les deux yeux bleus de la jeune mère épouvantée. Tu as été généreux pour moi, ce matin, et ma vie ne vaut pas celle de ta femme qui est belle et celle de ton enfant qui est bon. Pendant que les loups me dévoreront, tu pourras fuir et les sauver

* * *

Et avant que le pope eût dit un mot ou fait un geste, le vagabond s'était précipité dans la neige.

Le père est blême, la mère est muette, glacés d'horreur tous deux. L'enfant, lui, s'était à la fin endormi dans les chaleurs du giron maternel. Le bohémien avait disparu dans une mêlée compacte, hurlante, vivante, de fauves. Le traîneau filait, en ce moment, comme une flèche que pousserait un vent de tempête. Plus rien bientôt, ni derrière ni devant, dans le steppe redevenu tout désert et tout blanc. Hélas ! pauvre Tzigane !

Mais un pauvre Tzigane pour tant de loups affamés, c'est peu. Tous s'étaient rués sur lui à la fois et il n'y eut place ni part pour tous. Aussi, les déçus se sont-ils remis haletants, à la poursuite du traîneau perdu au fond des blancheurs brumeuses. La ligne sombre se reforme, reparait aux regards anxieux du prêtre russe. Il se retourne encore, encore, et, chaque fois, son fouet cingle dans les oreilles de l'attelage au galop forcené. La mère tourna la tête à son tour.

—Ah ! Les loups sont là, de nouveau.

Bientôt, quelques-uns tentent de sauter dans le traîneau, tandis que les autres essayent de s'accrocher des crocs aux flancs des petits chevaux. Les malheureuses bêtes hennissent, bondissent, s'affolent. La bise siffle, les loups hurlent. L'un d'eux, dans un élan terrible, a pu déjà de ses griffes égratigner le bois. La jeune femme a fait en avant un brusque mouvement de terreur et a lâché son petit garçon qui roule dans la neige. Elle pousse un cri déchirant, se lève et retombe.

Le père n'est plus sur son siège, mais, loin déjà, là-bas, dans le steppe, un long couteau au poing et couvrant de son corps le corps de son enfant.

Les chevaux cette fois, rênes abandonnées, avaient pris le mors aux dents et dans leur course effrénée, emporté comme une branchette, le traîneau avec une masse inerte gisant au fond.

Là-bas, une lutte féroce s'était engagée entre les fauves et le père. Celui-ci, accroupi sur l'enfant qui pleure, donne du couteau à tort et à travers, dans ceux-là. C'est un pêle-mêle épouvantable au milieu d'un blanc rejaillissement. Deux loups ont mordu la neige, rouge soudain. Mais le reste, du même bond, a fondu sur les deux proies et les déchiçquette pantelantes.

Cependant, le traîneau, comme dans un ouragan, fuit, fuit toujours.

Vers le soir, au crépuscule, il s'arrêta dans les environs de Pressova. Sous la bise plus glaciale et plus plaintive, les trois petits chevaux magyars s'étaient abattus, là, des quatre sabots, fourbus, mouillés, fumants, expirants. Dans ce traîneau désemparé, sous un tas de fourrures, on trouva la malheureuse jeune femme qui, une heure après, de désespoir, achevait de mourir.

AIMÉ GIRON.

LE NOUVEAU PHONOGRAPHE EDISON

M. T. A. Edison vient de communiquer la description du nouveau modèle de phonographe qu'il espère devoir être aussi pratique et aussi parfait que possible.

Ce nouvel instrument, qui ne tiendra pas plus de place qu'une machine à écrire, fonctionnera automatiquement au moyen d'un petit moteur électrique, tournant avec une régularité parfaite et absolue et pouvant s'arrêter ou repartir par le simple contact d'un bouton.

Ainsi, un négociant désire écrire une lettre : il approche de lui l'embouchure de son phonographe, met en mouvement le moteur par un simple contact et prononce ce qu'il a à dire d'un ton ordinaire. Quand il a fini, il détache la lame de métal et l'expédie par la poste. Le destinataire place cette lame dans un phonographe semblable, touche le ressort du moteur et l'instrument lui donne lecture de la lettre avec le ton de l'expéditeur plus distinct, plus clair et plus caractéristique qu'aucun téléphone n'a pu encore le reproduire.

Le phonographe ne donne pas, il est vrai, un son très bruyant, mais il est encore deux fois plus puissant que ne peut le donner le meilleur téléphone, et un commerçant n'a pas besoin que l'audition de sa lettre puisse être entendue de tous les coins de son bureau. L'appareil actuel, dit M. Edison, est assez satisfaisant pour contenter tous ceux qui ne sont qu'à moitié satisfaits du téléphone ; car il peut répéter plusieurs fois la même lettre, de telle sorte que pas une syllabe ne soit perdue. M. Edison a été tellement sûr de son succès, dès le second appareil construit, qu'il a mis aussitôt à l'ouvrage une équipe de 40 ouvriers pour faire un premier lot de 500 phonographes qui coûteront 30 fr. pièce.

La dépense occasionnée par un phonographe ne nécessitera que le prix d'entretien de deux éléments de piles pour actionner le petit moteur.

Les diverses dimensions de phonographes en construction comprennent un appareil de poche pouvant enregistrer 300 mots, un autre pour 800 mots, et un troisième pour 3,000 mots.

LES SOULIERS ROUGES

Un journal de tempérance publie la confession suivante d'un buveur converti :

« Un soir, j'étais établi, selon ma triste habitude, dans cette maudite auberge, buvant le gain de la journée, lorsque se présenta un marchand ambulancier, portant dans son sac de jolis petits souliers d'enfant. La femme de l'aubergiste le fit entrer, et laissa sa petite fille choisir la paire qu'elle préférerait. Celle-ci mit avec empressement la main sur de jolies bottines rouges. La mère les lui chaussa et porta en triomphe l'enfant vers son mari qui paya gaiement. Quelque chose m'étonna !

« —Miséérable que tu es, me dis-je, c'est parce que tu apportes ton argent ici que cet homme

peut si facilement satisfaire les fantaisies de son enfant, tandis que les tiens sont dans les guenilles. Non ! cela ne peut pas durer ! Il faut que cela change.

« Aussitôt je me levai, je partis. Je trouvai en sortant ma femme qui venait me chercher pour me ramener au logis. En me rencontrant elle eut peur, car je n'étais pas bon pour eux. Je voulus prendre l'enfant qu'elle portait, mais ma fillette elle-même fit un mouvement de répulsion pour se dégager de mes bras. Je la pris cependant. Je la couvris de caresses inaccoutumées. Je réchauffai contre ma poitrine ses pieds nus et glacés, et ce contraste avec les bottines rouges acheva de me briser le cœur.

« —Toi aussi tu auras des souliers, lui dis-je, et dès ce soir.

« Je me dirigeai vers une boutique, j'achetai des souliers. Les pieds de ma chère enfant furent au chaud.

« Et je pris l'engagement devant Dieu, et en lui demandant son aide, de ne pas remettre les pieds à l'auberge. Grâce à lui, j'ai tenu ma parole. Notre intérieur n'est plus le même. La paix a remplacé les disputes incessantes ; l'aisance, la misère. Ce sont les souliers rouges qui ont tout fait, ou plutôt c'est Dieu qui a tout fait par le moyen de ces petits souliers rouges. »

CONNAISSANCES UTILES

Tire à la crème à la glace.—Deux tasses de sucre, une demi-tasse d'eau. En faisant bouillir ajoutez une cuillère à thé de crème de tartre dissoute dans un peu d'eau. Faites bouillir dix minutes sans brasser ; puis ajoutez un petit morceau de beurre et laissez bouillir jusqu'à ce que cela se durcisse dans l'eau ; mettez un peu d'essence et tirez.

Anguille à l'américaine.—Dépouillez l'anguille et fendez-la en deux dans le sens de la longueur. Retirez l'arête. Faites cuire les deux morceaux dans un court-bouillon au vin blanc, avec du persil en branche. Lorsque l'anguille est cuite, égouttez-la et mettez-la un instant sous la presse. Parez les filets, passez-les au beurre, faites-les griller. Servez à part une sauce espagnole réduite, dans laquelle on a ajouté du piment haché.

Lapins en salade.—Coupez en filets les chairs de lapins rôtis ; faites-les marrer avec huile, vinaigre, sel, poivre, estragon, pimprenelle, civette hachée. Mettez dans un saladier des coeurs de laitues coupés par quartier, et disposez par-dessus les filets entremêlés de filets d'anchois, de petits tas de câpres, de blancs et de jaunes d'œufs durs hachés, de betterave, de cerfeuil, de pimprenelle, le tout haché ; faites autour du saladier un cordon de coeurs de laitues coupés en quatre et servez.

Croquettes de riz.—Faites crever 4 onces de riz dans une chopine de lait ; mettez-y le reste d'un citron haché fin, cinq ou six macarons écrasés, 4 onces de sucre en poudre, une pincée de sel et gros comme un œuf de beurre ; le riz étant crevé, liez-le avec quatre jaunes d'œufs, et versez sur un plat ; laissez refroidir, puis formez en des quenelles allongées ou arrondies, dans de la mie de pain après les avoir trempées dans des œufs battus comme pour une omelette ; faites frire à une friture pas trop chaude.

Gâteaux de pommes de terre.—Pelez des pommes de terre jaunes ; faites-les cuire à la vapeur ; passez-les à la passoire avec écorce de citron râpée ; mettez dans une casserole avec un morceau de beurre frais ; ajoutez un peu de lait, toujours en remuant sur le fourneau, et ajoutez du sucre. Laissez un peu refroidir et ajoutez quatre jaunes d'œufs et quatre blancs battus en neige ; mêlez bien le tout ensemble. Beurrez un moule et enduisez-le de mie de pain en panure ; mettez-y votre composition ; passez votre moule sur la cendre rouge, le couvercle avec feu de dessus ou bien au four, et laissez cuire environ trois quarts d'heure.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 355.—ENIGME

Que faisons nous tous ensemble,
Et cela sans qu'il nous en semble,
A toute heure, à tout instant,
Jeunes et vieux, petits et grands ?

No 356.—CHARADE

Sur mon Second, jamais mon Premier ne s'ar-
rête,
Et des maisons mon Tout sert à former le faite.

No 358.—PASSE-TEMPS

Reconstituer une phrase formant une sorte
d'aphorisme, en plaçant les consonnes absentes
des mots qui composent cette phrase :

e. o. . . e. e. . . e.
. a. . . e. . . e. . . e.
e. . . e. a. e.

SOLUTIONS :

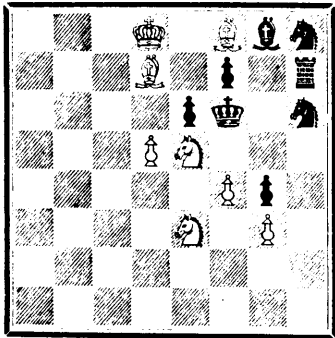
No 354.—Il faut lire : GrAdins--VoTés--
FOrces.

ONT DEVINÉ :

Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Frs. X.
Cloutier, l'Islet ; Ls. Trempe, Hochelaga ;
Réab. Robillard, Beauharnois ; Mme B. E.
Bédard, J. B. St-Laurent, Ottawa ; Mlle Eu-
génie Cinq-Mars, Henri Paquin, Montréal ;
J. O. Vézina, fils, Alphonsine V., Québec.

LES ÉCHECS

Composé par M. J. E. Narraway, Ottawa.
Noirs—8 pièces



BLANCS.—8 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No
196 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs. Noirs
1 D 8e T R 1 R pr T
2 C 6e R, échec et mat.

VENTE, ACHAT, ECHANGE de
Timbres-Poste pour Collections. Tou-
jours en main un assortiment de 3,000 variétés
à des prix réduits. Agents demandés pour la
vente des célèbres paquets le "Globe."

ANT. R. VALLÉE,
406, rue Lagachetière, Montréal.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous avons ouvert un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

The London Illustrated News (weekly
comic) Journal illustré, publié à New-York
contient 12 pages de texte et 8 pages de
magifiques gravures. Prix d'abonnement :
\$1 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ;
le numéro, 10 cents. S'adresser comme suit :
Pott-er Building, Park Row New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, pu-
blié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures.
Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'ad-
dresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York
Etats-Unis.

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

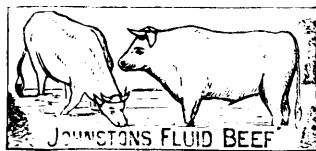
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Brochures, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Co-
tons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités
et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix
réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

767



ANALYSÉ PAR
Le Dr J. Baker Edwards, professeur de chimie et ana-
liste du revenu de l'Université, Montréal.

Sel de viande, Thé de bœuf 33.30
Albumine ou œufs 29.50
Fibrine ou viande 35.50
Os et minéraux 1.70

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTRÉAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Fête, reliures riches. Articles
Religieux, Chapeteaux, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums
à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants
et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à
toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considé-
rable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps,
nous avons réduit nos prix de

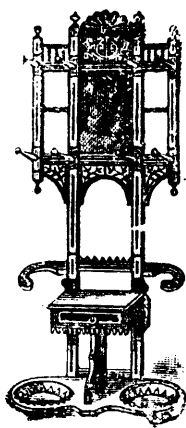
10 POUR CENT

Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant pro-
portionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont
de première classe.

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier
mai gratis.



Etabli en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collofortes.
Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

no 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,
ETC., ETC.,

Gueris infailliblement par l'usage de
L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it in NEW YORK.

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mon-
tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisieme mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 21 MARS PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

LES CENTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirmation, avec plaisir, le témoignage
suivant :

M. A. Poulin, gerant de la Compagnie d'Eau
Minérale de St-Léon,

Monsieur,—C'est avec le plus grand plai-
sir que j'affirme que votre eau minérale de
St-Léon m'a complètement guérie des rhuma-
tismes, des maux de têtes et des indigestions
dont je souffrais depuis nombre d'années, cure
qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous
pouvez publier ce certificat si vous le jugez à
propos. Votre dévoué,

MADAME LÉGER,
Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-
Léon est vendue, en gros et en détail, par la
Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et
par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de
dix lignes dans un million de numéros des
principaux journaux américains et cette publi-
cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce
prix établit le taux à un cinquième de cent la
ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro
de chaque journal et, par conséquent, passera
sous les yeux de un million d'acheteurs de dif-
férents journaux ; — ou cinq millions de lec-
teurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que
chaque journal acheté est lu par au moins cinq
personnes en moyenne. Dix lignes font environ
75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque.
ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages,
GEO. P. ROWELL & CO, 10, SPRUCE ST
New-York

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 mars 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

LE nom que vous portez, celui d'une noble maison, continua le commissaire, ne sera point flétri! Quoi qu'il dût arriver, M. de Lascars était perdu pour vous. Les murailles d'une prison allaient s'élever entre vous et lui, et ne vaut-il pas mieux être séparés par la mort que par l'infamie?

—Hélas! monsieur, balbutia Pauline, tout cela est vrai, sans doute; tout cela, je me le dirai peut-être demain. Mais aujourd'hui laissez-moi pleurer! La mémoire du passé me reviendra demain, s'il le faut, aujourd'hui je veux oublier.

—Je comprends vos sentiments et vos intentions, madame la baronne, et je les respecte, croyez-le bien, répliqua le magistrat, j'ai rempli

le douloureux devoir qui m'était imposé, il ne me reste qu'à me retirer, après vous avoir suppliée de disposer de moi, si je puis vous être bon ou utile à quelque chose en cette ville où sans doute vous ne connaissez personne.

—Je vous suis reconnaissant, monsieur, répondit Pauline, oh! reconnaissante de toute mon âme, mais je ne mettrai pas votre bon vouloir à l'épreuve. Le séjour d'Aix-la-Chapelle est désormais odieux pour moi. Demain, aujourd'hui même, si c'est possible, je reprendrai le chemin de la France.

Le commissaire général salua respectueusement la malheureuse jeune femme et il se préparait à quitter la chambre, mais Pauline reprit, d'une voix à peine distincte :

—J'ai cependant une question à vous adresser, monsieur...

—Parlez, madame, je suis absolument à vos ordres.

—N'est-ce pas un devoir pour moi, un devoir sacré, de dire un dernier adieu, un éternel adieu, à celui qui fut mon mari? Ne pourrai-je m'agenouiller auprès de sa dépouille mortelle, et prier Dieu pour le repos de son âme?

—Vous le pourrez sans aucun doute, madame, si telle est votre volonté, mais j'ai cru vous épargner de cruelles et inutiles émotions en faisant transporter en un pieux aïle le cadavre défiguré du baron de Lascars. Croyez-moi, madame, évitez un si triste spectacle.

—S'il le faut, monsieur, répondit Pauline, je suivrai vos conseils, mais, si je ne suis pas là, qui prendra soin des funérailles de l'infortuné qui n'est plus?

—Moi, madame, je me charge de tout et vous pouvez vous en reposer aveuglément sur ma promesse.

—Ah! monsieur, vous êtes bon! s'écria la jeune femme ainsi que l'avait fait Gretchen un peu

auparavant, dites-moi votre nom, je vous en prie, afin que je puisse le répéter en parlant à Dieu. C'est la seule manière, hélas! qui soit en mon pouvoir de vous témoigner ma reconnaissance infinie.

—Je m'appelle Fritz Ritter, madame, répondit le magistrat, et si vous daignez vous souvenir de mon nom dans vos prières, c'est moi seul qui contracterai vis-à-vis de vous une dette de reconnaissance.

Tout était dit entre Pauline et le magistrat; ce dernier prit congé de la femme et quitta l'appartement. Scus la voûte de la porte cochère, il rencontra l'ex-juif.

—Que monsieur le commissaire-général me pardonne de le questionner, dit Otto Butler en courbant jusqu'à terre son échine flexible, mais, en ma qualité de maître d'hôtel du Faucon-Blanc, tout ce qui concerne mes locataires m'intéresse naturellement. Cette prétendue baronne a-t-elle fait des aveux? Monsieur le commissaire général juge-t-il à propos de la laisser en liberté et dois-je exercer à son endroit une surveillance occulte?

Le magistrat regarda sévèrement l'hôtelier.

—Maître Otto Butler, lui dit-il, vous me donnez de votre intelligence et de votre cœur une triste opinion, en vous obstinant à confondre, comme

postillons princièrement payés, et l'équipage s'en-gouffra comme un tourbillon sous la porte cochère du Faucon-Blanc. Les nouveaux venus étaient ces étrangers, ces Français de haute distinction, dont un coureur à cheval avait annoncé, la veille au soir, la prochaine arrivée. Le ci-devant juif ne voulut céder à aucun de ses gens le soin d'ouvrir la portière armoriée de la chaise de poste, et de déployer le marchepied devant ses hôtes. Les voyageurs étaient une jeune femme et un homme jeune encore : le frère et la sœur : une duchesse et un marquis, avait-on dit à Otto Butler. Ce dernier fut ébloui de la merveilleuse beauté de la duchesse et de la hautaine physionomie du marquis. Il se confondit en salutations et en révérences, et conduisit les nouveaux venus à l'appartement préparé pour eux et dont nous savons qu'il avait tenu à surveiller par lui-même jusque dans leurs moindres détails les préparatifs. Ceci fait, il se retira, après avoir pris les ordres de ses hôtes illustres; c'est ainsi qu'il les qualifiait, et, tout en gravissant les marches qui le séparaient du second étage, il se disait :

—A la bonne heure! Ils payeront, ceux-là! et sans marchander, j'en réponds d'avance! puisse ma bonne étoile les retenir longtemps dans mon hôtellerie! Voilà des clients comme je les aime!

Otto Butler, arrivé en face du numéro 16, ne se donna point la peine de frapper à la porte de Pauline; la plus simple politesse lui semblait superflue, et même dangereuse, lorsqu'il croyait son argent en péril. Il entra d'une façon brusque, salua vaguement, et dit d'un air rogue :

—Madame la baronne, c'est moi.

Pour les âmes d'élite, pour les organisations d'une délicatesse exceptionnelle, le chagrin le plus légitime a sa pudeur comme l'amour. Il recherche la solitude et le mystère. Pauline sur prise par Otto Butler, essuya promptement, mais d'une main mal assurée, les larmes qui coulaient sur ses joues, et, se tournant vers l'hôtelier, elle le

regarda, comme pour lui demander la cause de sa présence inattendue. L'étonnement et la dignité froissée se peignirent dans ce regard avec tant d'éloquence qu'Otto Butler se sentit déconcerté pendant la vingtième partie d'une seconde, et que l'entretien qu'il voulait avoir avec la jeune femme lui parut beaucoup plus difficile à entamer qu'il ne l'avait cru d'abord, mais il recouvra bien vite toute son assurance et il reprit :

—Madame la baronne m'excusera si je la dérange. Il m'est impossible de faire autrement.

—Que me voulez-vous? balbutia Pauline.

—Je désire savoir à quoi m'en tenir sur une question fort importante pour moi. La position de madame la baronne est changée. Madame la baronne se trouve seule à Aix-la-Chapelle. A-t-elle l'intention de conserver cet appartement dont je puis trouver l'emploi d'un moment à l'autre, si madame ne le garde pas?

—Je ne le garde pas, répondit Pauline.

—Madame a peut-être le projet de le quitter demain?

—Je compte le quitter aujourd'hui même, si je puis avoir une place dans quelque voiture partant pour la France...

—Oh! les voitures ne manquent pas! Madame trouvera sans peine son affaire.



Pauline serait tombée à la renverse, si Tancrède lui-même ne s'était précipitée pour la soutenir.—(Page 80, col. 3.)

vous le faites avec acharnement, le crime et l'infortune. Madame la baronne de Lascars est une noble et sainte femme. Elle est libre, elle doit rester libre, et je vous recommande d'avoir pour elle les plus grands égards.

—Il suffit, murmura l'ex-juif, en dissimulant de son mieux une grimace fort laide, les conseils de M. le commissaire général seront pour moi des ordres auxquels je me conformerai religieusement, aussi vrai que je suis bon catholique.

Et tout bas il ajouta :

—J'ai des égards pour qui me paye bien, mais je ne dois rien à ceux qui me font perdre mon dû légitime. Monsieur le commissaire dit de belles paroles, mais les paroles ne sont pas de l'argent! Je monterai tout à l'heure chez la veuve de ce gremlin de baron, et, ma foi, si elle n'est point en mesure, tant pis pour elle! Elle apprendra que je ne suis point de ces imbéciles qui se laissent traiter en dupes!...

Maître Otto Butler fut interrompu dans ses réflexions peu charitables par le bruit d'une chaise de poste traversant rapidement la petite place et se dirigeant vers l'hôtellerie. Les quatre chevaux lancés au grand trot faisaient tinter les grelots de leurs harnais, les postillons menaient grand tapage avec leurs fouets, ainsi qu'il convient à des

Après un court silence, Otto Butler tira de sa poche une longue pancarte de papier blanc toute chargée de petites lignes inégales terminées par des chiffres, et la déploya.

XIV

—J'ai bien prévu, continua l'hôtelier, que madame la baronne ne se plairait plus dans notre ville après le fâcheux événement qui vient d'arriver. En conséquence j'ai préparé la petite note de madame. Voici cette note.

Tout en parlant, Otto Butler plaçait sous les yeux de Pauline la longue pancarte couverte de petites lignes et de petits chiffres terminés par une addition dont le total offrait un chiffre imposant. La jeune femme attachait sur ce chiffre un regard plein de stupeur et d'effroi.

—Eh! quoi, murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible, une telle somme! est-ce possible?

—Je ferai observer à madame, reprit l'ex-juif, qu'il s'agit de toutes les dépenses faites à l'hôtellerie par monsieur le baron et par madame la baronne depuis leur arrivée, c'est-à-dire depuis plus de trois semaines.

—Ainsi, continua Pauline, vous n'avez rien reçu? mon mari n'a rien payé?

—Jamais, madame! pas un thaler! monsieur le baron, auquel je ne me faisais pas faute d'adresser des réclamations, me remettait de jour en jour pour le paiement de ma note. Hier encore il me promettait de la façon la plus positive de solder mon compte ce matin, il comptait recevoir, disait-il, des fonds par la poste, une grosse somme, ma foi, cent mille livres!... je commence à croire, madame la baronne, ajouta l'hôtelier d'un ton railleur, que cette grosse somme n'arrivera pas, et c'était aussi, selon toute apparence, l'avis de monsieur le baron, puisqu'il a jugé fort à propos de ne pas l'attendre.

Cette insulte indirecte adressée à l'homme dont elle portait le nom et dont elle croyait le cadavre à peine refroidi, fit monter un nuage de sang aux joues pâles de la jeune femme.

—Assez, monsieur!... dit-elle avec hauteur, en quittant le sofa sur lequel elle était assise, vous allez être payés...

Le visage d'Otto Butler s'illumina et sa physionomie redevenant servilement obéissante comme de coutume.

—Je suis sans argent, continua Pauline, mais il me reste quelques bijoux... Je vais vous les donner... vous vous chargerez de les engager ou de les vendre, et, après avoir prélevé la somme que je vous dois, vous me remettrez le surplus de leur prix.

—Je suis aux ordres de madame la baronne... murmura l'ex-juif, et je ferai de mon mieux pour la satisfaire.

La jeune femme se dirigea vers la chambre à coucher, et Otto Butler la suivit sans y être invité par elle.

—En vérité, j'ai du bonheur! pensait-il avec une satisfaction profonde, et je vais toucher un argent sur lequel je ne comptais guère!

Pauline fouilla rapidement dans un meuble où se trouvaient trois écrins qu'elle plaça sur une petite table.

—Prenez, dit-elle ensuite en se tournant vers l'ex-juif, échangez tout cela pour de l'or, et je vous en prie, ne perdez point de temps, car j'ai hâte de quitter cette maison et cette ville.

—Madame la baronne, répliqua l'hôtelier, j'ai fait jadis le commerce des bijoux, et je me connais en pierreries autant qu'àme qui vive... Je puis dès à présent vous fixer sur la valeur réelle des objets, et sur le prix qu'on en pourra tirer.

Pauline exprima une adhésion par un signe. Otto Butler prit sur la table un des écrins, et, le soulevant, il murmura :

—Diable! ce qu'il y a là-dedans n'est pas lourd, rien qu'à en juger par le poids, on en aura peu de chose!

Il ouvrit le premier écrin, puis les deux autres, tous trois étaient vides!... Nous savons déjà ce que Lascars avaient fait de leur contenu! Pauline poussa un cri sourd et cacha son visage dans ses mains en balbutiant :

—Oh! malheureuse! malheureuse femme que je suis!...

Le visage d'Otto Butler devenait méconnaissable

et prenait une expression effrayante. La cupidité déçue de l'avare, la rage de l'homme qui se croit volé, éclataient dans ses regards menaçants.

—Ah! c'est donc ainsi!... s'écria-t-il d'une voix gutturale étranglée par la colère, non contente de m'avoir fait perdre mon dû, vous vouliez encore me prendre pour dupe!... si j'avais eu le malheur de quitter cette chambre sans visiter les écrins, vous m'auriez réclamé la valeur de vos bijoux imaginaires!... heureusement je vous avais bien jugée, baronne de hasard! je me défiais de vous! j'étais sur mes gardes, et maintenant rira bien qui rira le dernier.

—Eh! quoi, balbutia Pauline, éperdue de honte et d'effroi, vous croyez... vous me soupçonnez... J'ignorais, oh! je vous le jure, monsieur, j'ignorais.

—Mensonge! mensonge!... interrompit brutalement Otto Butler en haussant les épaules, vous saviez que les écrins étaient vides et vous méditez un vol éhonté!... ah! vous étiez bien la digne complice du faussaire et de l'escroc qui s'est fait sauter le crâne!... vous marchez sur ses traces... vous finirez comme lui!... mais c'est loin de cette maison qu'il faut aller chercher des dupes! Otto Butler est un vieux renard qui ne se laissera pas prendre à vos ruses... Et d'abord, je serai payé, j'en fais serment par Abraham!

En disant ce qui précède, l'ex-juif ouvrait violemment les armoires et les meubles; il soulevait les couvercles des malles; il dispersait sur le parquet de la chambre les vêtements et linge de Lascars et de Pauline et il supputait mentalement la valeur de ces objets éparpillés autour de lui. Lorsqu'il eut vidé malles et tiroirs, et que son calcul fut achevé, Otto Butler reprit :

—La vente de vos détroques suffira tant bien que mal à m'indemniser... je garde tout... vous n'emporterez d'ici que la robe qui vous couvre! il est neuf heures du matin... je vous enjoins de partir avant midi... si vous étiez encore ici quand le délai que je vous accorde sera passé, je vous ferais mettre dehors par les valots de l'hôtellerie, vous avez entendu... tâchez de vous souvenir!...

Après cette péroraison, l'ex-juif, fier de l'énergie qu'il venait de déployer, quitta l'appartement de Pauline et continua, jusque sur l'escalier, à faire entendre ses grondements et ses imprécations. La malheureuse jeune femme, trop fière pour descendre à la supplication vis-à-vis d'un être tel qu'Otto Butler, et en outre écrasée par le poids du malheur le plus complet qui pût fondre sur une créature humaine, n'avait pas prononcé une parole tant que le maître de l'hôtellerie était resté près d'elle. Lorsqu'elle se trouva seule, elle s'abandonna sans contrainte à son désespoir. Qu'allait-elle devenir en effet, complètement isolée et sans aucune ressource, dans un pays étranger et dans une ville inconnue?... Comment regagner la France? comment vivre? où prendre du pain à moins de recourir à la charité publique?... Mais Pauline aurait mieux aimé cent fois mourir que de tendre la main à l'aumône... L'idée du suicide ne se présentait même pas à l'esprit de l'infortunée. Ses croyances religieuses ne lui permettaient point de chercher dans une fin volontaire un asile contre la souffrance... d'ailleurs elle ne pouvait condamner son enfant à mort.

—Je suis impuissante! se dit-elle, aucune tentative n'est possible... aucun effort ne m'est permis... mon Dieu, je m'abandonne à vous, faites de moi ce que vous voudrez. J'attends que votre protection me vienne en aide et que votre volonté se manifeste.

Ensuite, un peu calmée par la conscience qu'elle venait de remettre sa destinée entre les mains du maître suprême, elle attendit en effet, dans une sorte de torpeur intellectuelle, qu'un miracle se fit pour elle. Une heure à peu près s'écoula ainsi, puis elle tressaillit tout à coup, et, pendant une seconde elle crut fermement que le miracle attendu venait de s'accomplir, et que Dieu lui envoyait un de ses anges pour la soutenir et la ranimer. Une jeune femme de la beauté la plus radieuse venait d'entrer sans bruit, se tenait debout auprès d'elle et la regardait avec une ineffable expression de douceur, de tendresse et de pitié. Cette jeune femme, au moment où Pauline s'aperçut de sa présence, prit la main

qu'elle serra entre les siennes, et lui dit d'une voix fraîche et caressante :

—Vous ne me connaissez pas madame... mais je sais, moi, tout ce que votre infortune imméritée mérite de respect... tout ce que votre caractère doit inspirer de sympathie... Je suis venue à vous pour vous tendre les bras, et pour vous demander de m'aimer un peu et de vous confier à moi...

—Suis-je éveillée?... balbutia Pauline, en proie à une sorte d'hallucination, est-ce une vision d'en haut qui s'offre à mes regards?... est-ce un ange qui me parle?...

—Je ne suis point un ange, madame, répondit la jeune femme, avec un sourire plus capable de démentir cette assertion que de la confirmer, je suis une compatriote... une française... je me nomme la duchesse de Randan.

Madame de Randan, que nos lecteurs ont devinée depuis longtemps déjà, (du moins nous le croyons), regagnait la France au retour d'un voyage en Allemagne fait avec son frère, le marquis d'Hérouville, et se proposait de passer deux jours à l'hôtellerie du Faucon-Blanc. A peine descendu de voiture, le marquis Tancrede était sorti pour aller visiter la basilique célèbre dont Aix-la-Chapelle est si fière. La duchesse, après avoir échangé son costume de voyage contre une délicieuse toilette d'intérieur, désirant obtenir quelques renseignements sur les curiosités de la ville, avait chargé sa femme de chambre de lui amener une des servantes de l'hôtellerie. Le hasard voulut que cette servante fût Gretchen. La jolie et douce enfant venait d'apprendre de la bouche d'Otto Butler que la baronne de Lascars avait reçu l'ordre brutal de quitter son appartement avant midi, sous peine de se voir expulser par la violence, l'ex-juif s'était empressé d'ajouter qu'il mettait sous le séquestre le peu que possédait la malheureuse femme, et qu'elle emporterait pour tout bien la robe qu'elle avait sur le corps. Nous connaissons le dévouement instinctif que Gretchen éprouvait pour Pauline. Les mauvaises nouvelles données par Otto Butler avec une expression de triomphe cruel brisèrent le cœur compatissant de la blonde Allemande et la firent pleurer à chaudes larmes.

—Eh! sotte fille que tu es, s'écria l'ex-juif avec autant de raillerie que de colère, puisque tu l'aimes tant, cette intrigante, cette fausse baronne, cette associée d'un voleur qui s'est fait justice, prouve-lui donc ta tendresse un peu mieux que par des sanglots!... rien ne t'empêche de payer pour elle...

—Ah! si je pouvais!... murmura Gretchen.

—Tu le ferais? demanda le maître du Faucon-Blanc.

—Oui, je le ferais... et de tout mon cœur, je le jure...

Otto Butler haussa les épaules.

—Tiens! répliqua-t-il, tu me fais pitié... Si tu n'étais pas la nièce de ton oncle, je ne te garderais pas deux heures de plus ici, et je t'enverrais rejoindre ta protégée!... tu ne seras jamais qu'une sotte, tu resteras pauvre toute ta vie, et tu mourras un jour sur la paille...

Les pleurs de Gretchen redoublèrent. C'est en ce moment précis que la femme de chambre de la duchesse était venue chercher la jeune fille. Gretchen fit trêve à ses sanglots; elle essaya de son mieux les grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues blanches et roses, et elle suivit la femme de chambre, mais son cœur était gonflé outre mesure, et malgré ses efforts, quelques perles liquides continuèrent à se suspendre une à une à la pointe de ses longs cils.

—Quelle charmante fille! quelle ravissante figure!... murmura la duchesse en voyant entrer Gretchen.

Puis, remarquant l'expression désolée de ce doux visage, et les pleurs qui tombaient de ses yeux bleus, aussi purs qu'un ciel sans nuages, elle ajouta vivement :

—Mais, ma belle enfant, qu'avez-vous donc?... un bien gros chagrin, n'est-ce pas!... Ouvrez-moi votre cœur... dites-moi ce qui vous désole ainsi... Peut-être trouverai-je un moyen de vous consoler.

Gretchen, très intimidée, baissa la tête et roula dans ses doigts l'un des rubans de son tablier.

—Est-ce donc un secret? continua la duchesse; voyons, petite, un peu de confiance... C'est par

intérêt et non par curiosité que je vous interroge, et mon intérêt pour vous ne sera point stérile... Que vous a-t-on fait ? qu'avez-vous à craindre ? Parlez... je veux connaître les motifs de votre douleur...

—Madame, balbutia Gretchen, on ne m'a rien fait, à moi, et si je pleure, sans pouvoir m'en empêcher, c'est sur une infortune qui n'est pas la mienne.

—Ce que vous me dites, mon enfant, reprit madame de Randan, redouble la sympathie que vous m'inspirez... Il est bien rare et bien beau de prendre volontairement sa part du malheur des autres. Quelle est la personne dont vous partagez si vivement les souffrances ? un membre de votre famille sans doute ?

—Non, madame.

—Qui donc ?

—Une pauvre jeune dame bonne et belle comme les anges, et tellement à plaindre qu'il semble que le bon Dieu l'ait abandonnée... et pourtant, j'en suis bien certaine, elle n'a rien fait pour mériter tout ce qu'elle endure.

—Comment se nomme cette jeune dame ?

—La baronne de Lascars.

—La baronne de Lascars, répéta madame de Randan, il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... de quel pays est la personne que vous appelez ainsi ?

—Elle est Française, madame.

—Française ! s'écria la duchesse, une compatriote !... Ma belle enfant, apprenez moi bien vite tout ce qui concerne madame de Lascars.

Gretchen ne demandait qu'à parler. Déjà elle commençait à éprouver vaguement l'espérance de voir cette grande dame, qui semblait si affectueuse, si compatissante, prendre sous sa protection la malheureuse veuve, et lui venir en aide d'une façon utile. Elle raconta rapidement ce qu'elle savait des souffrances de Pauline, la mort terrible de son mari, le dénuement absolu auquel elle se trouvait réduite, et la résolution cruelle prise à son égard par Otto Butler. Pendant le récit de la jeune fille, madame de Randan, très émue, ne pouvait retenir ses larmes.

—Ah ! s'écria-t-elle, lorsque Gretchen eut achevé, pauvre femme !... quelle situation !... mais c'est donc un être incapable de toute pitié que le maître de cette hôtellerie ! c'est donc un homme affreux !

—Je ne crois pas qu'il soit méchant, madame... répondit la jeune fille avec un peu d'hésitation, il ne fait de mal à personne, mais il aime l'argent plus que tout au monde, et, quand il craint de perdre quelque somme, il ne se connaît plus.

—Lâche et triste nature !... murmura la duchesse ; puis elle reprit à voix haute : madame de Lascars doit éprouver d'indicibles angoisses ; il ne faut pas qu'elle ait un instant de plus à souffrir, du moins du côté matériel de sa position... Je veux la rassurer sur l'avenir ; je veux lui dire, lui prouver surtout, qu'elle trouvera en moi une amie, une sœur... J'ai hâte de la voir... de l'embrasser. Conduisez-moi près d'elle, mon enfant.

—Ah ! s'écria Gretchen avec un transport qu'il lui fut impossible de réprimer, je tomberais à vos genoux si j'osais... j'embrasserais vos mains !... Dieu vous bénira, madame, pour ce que vous allez faire... il vous récompensera !

—La récompense du bienfait est dans le bien fait lui-même, mon enfant... répondit la duchesse, la main qui donne est une main heureuse... le riche est à plaindre plus que le pauvre, lorsqu'il menses, les joies presque divines de la charité ! Servez-moi de guide, et hâtons-nous, car chaque minute perdue est pour madame de Lascars une minute de souffrance imméritée. Gretchen conduisit la duchesse au deuxième étage de l'hôtellerie : elle l'introduisit dans la première pièce, et, après lui avoir montré la porte entr'ouverte de la chambre à coucher, elle resta discrètement en arrière. Madame de Randan franchit le seuil et s'arrêta près de Pauline dont nous avons signalé plus haut l'état de prostration absolue. Nous avons dit aussi comment la jeune femme, sortant de sa torpeur douloureuse, se crut le jouet d'un songe ou d'une vision en voyant devant elle la visiteuse inattendue dont le visage merveilleusement beau exprimait cette compassion tendre et caressante qui ne saurait causer de froissement, même à l'or-

gueil le plus ombrageux. Les premières paroles échangées entre Pauline et la grande dame sont connues de nos lecteurs. Lorsque la sœur de Tancred se fut nommée, madame de Lascars murmura :

—Vous me demandez de me confier à vous et de vous aimer, madame la duchesse... Eh ! comment ne pas vous aimer, vous qui venez me tendre une main secourable à l'heure où tout m'abandonne, ange de consolation que Dieu m'envoie au moment où j'allais désespérer.

—L'heure du désespoir ne reviendra jamais pour vous... répondit vivement la grande dame, je suis là désormais, et vous pouvez compter sur moi comme sur votre plus chère amie... Je n'ignore rien de ce que vous avez souffert... Je vous aimais déjà, madame, avant de vous connaître... maintenant que je vous ai vue, ma sympathie pour vous et mon intérêt n'ont plus de bornes... il me semble qu'un lien mystérieux nous unissait depuis longtemps... il me semble, en vous regardant, que je retrouve une part de moi-même... Je n'avais pas encore franchi le seuil de cette chambre, que je me sentais instinctivement sûre de trouver en vous une digne et noble femme... Mon instinct ne me trompait pas !... la beauté de votre âme resplendit sur votre visage... Soyez ma sœur, vous êtes pauvre, je le sais... tant mieux... moi je suis trop riche... je suis veuve comme vous. libre comme vous... ne nous quittons plus... je n'ai pour toute famille que ma jeune sœur, ou plutôt mon enfant chérie, et le marquis d'Hérouville, mon frère, un homme de cœur... un vrai gentilhomme... je les aime de toute mon âme, vous les aimerez comme je les aime, et d'avance je vous promets qu'ils vous le rendront largement. C'est convenu, n'est-ce pas, madame ?... Oh ! ni fausse fierté, ni fausse honte, je vous en supplie ! dites-moi que vous acceptez... dites-moi que vous voulez bien devenir ma sœur, et je serai une femme heureuse ; vous ne trouverez point en moi une ingratitude, et ma reconnaissance sera, comme ma tendresse, infinie.

La duchesse se tut. Que répondre à cette créature charmante et bonne, d'une charité si ingénieuse et si délicate qu'en offrant le bienfait, elle paraissait le recevoir. Il y avait, croyons-nous, qu'un seule réponse possible ; se jeter dans les bras de madame de Randan et l'embrasser avec effusion. C'est ce que fit Pauline. Entraînée par une impulsion irrésistible, elle appuya sur la poitrine de la duchesse sa belle tête d'une pâleur sublime, et elle sanglota contre le cœur palpitant de cette noble femme qu'un instant auparavant elle ne connaissait pas, et pour laquelle désormais elle se sentait prête à donner sa vie. Pauline sanglotait, avons-nous dit, mais dans ses larmes il n'y avait plus d'amertume. La pauvre enfant cessait de se voir isolée, perdue en ce monde ; elle se sentait aimée ; elle se sentait soutenue ; une main douce essuierait ses pleurs ; une voix caressante lui dirait : *Console-toi !* Madame de Randan, nos lecteurs le croiront sans peine, n'était guère moins attendrie que sa nouvelle amie ; elle pressait ses mains glacées ; elle couvrait de baisers sans le savoir, et d'une voix à peine distincte :

—Courage !... courage !... je suis là...

Cette scène de violente, mais douce émotion ne pouvait durer indéfiniment ; Pauline se calma peu à peu, et céda sans résistance à l'étreinte de la duchesse qui la fit asseoir et s'assit auprès d'elle, en lui disant :

—Mon amie, rien ne vous retient en cette ville, n'est-ce pas ?

—Oh ! non !... répondit la jeune femme avec une vivacité qui prouvait combien le séjour d'Aix-la-Chapelle lui était odieux.

—Dans ce cas, reprit la duchesse, nous partirons demain... Mon frère ne tient pas le moins du monde à passer deux jours ici... d'ailleurs il ne veut que ce que je veux, et j'ai hâte de vous ramener en France, de vous arracher aux tristes souvenirs qui s'attachent pour vous à chaque objet dans cette hôtellerie... Ma femme de chambre viendra tout à l'heure mettre un peu d'ordre dans vos bagages... Je vais ordonner au maître du Faucon-Blanc de vous préparer un autre logement près du mien. Ensuite je vous demanderai la permission de vous présenter mon frère, le marquis Tancred d'Hérouville. Vous l'aimerez, j'en suis

sûre... il est si bon ! personne ne peut le voir sans l'aimer.

XV

Madame de Randan, rentrée chez elle, fit appeler Otto Butler. L'hôtelier se présenta sans retard, et prodigua, selon sa coutume, les plus humbles démonstrations du respect et le plus servile.

—Monsieur, lui dit la duchesse sévèrement et d'un ton hautain, votre conduite est indigne ! J'ai honte de penser que l'amour de l'or puisse faire ainsi descendre une créature humaine jusqu'aux plus bas degrés de l'inhumanité.

—Grand Dieu, madame la duchesse, s'écria l'ex-juif, qu'ai-je donc fait de si criminel ?

—Vous avez oublié les égards que tout homme qui se respecte doit à une femme, à une femme malheureuse !... Vous avez été lâche et cruel avec la baronne de Lascars, ma compatriote.

—Madame la duchesse ignore sans doute que la baronne de Lascars se trouvait dans l'impossibilité de me payer... murmura l'hôtelier confus.

—Était-ce une raison pour agir avec brutalité comme vous l'avez fait ? reprit madame de Randan ; était-ce une raison pour chasser de votre hôtellerie cette noble femme ? pour la dépouiller sans pitié du peu qu'elle possède ? Voulez-vous donc la réduire à mendier ou à mourir de faim ?

—Oh ! je ne suis pas riche, madame la duchesse, répliqua l'ex-juif, et s'il me fallait loger et nourrir gratuitement tous les voyageurs sans ressources, je serais bientôt réduit moi-même à la plus extrême misère... Chacun est bon juge dans sa propre cause, et chacun connaît ses affaires. Je ne me crois pas plus méchant qu'un autre, mais j'aime peu perdre mon argent ; beaucoup de gens me ressemblent sous ce rapport, et d'ailleurs.....

La duchesse interrompit l'hôtelier par un geste impérieux qui fit expirer sur ses lèvres la parole commencée.

—En voilà trop long ! dit-elle. Combien vous est-il dû ?

—Voici la note de madame la baronne de Lascars.

La grande dame jeta les yeux sur le total écrit au bas de la pancarte que lui présentait le ci-devant juif.

—Payez-vous, continua-t-elle en laissant tomber dédaigneusement un billet de banque sur le tapis. Otto Butler se précipita pour ramasser le précieux chiffon.

—Je vais rapporter à l'instant même à madame la duchesse la note acquittée et la monnaie du billet de banque, dit-il ; madame la duchesse a-t-elle des ordres à me donner ?

—Oui. Faites préparer pour madame de Lascars un appartement à côté du mien.

—Ce sera l'affaire d'une demi-heure, tout au plus.

—Présentez à madame de Lascars vos très humbles excuses de votre conduite à son égard, et tâchez qu'elle daigne agréer ces excuses.

—Je n'y manquerai pas, madame la duchesse.

—Enfin veillez à ce que, pendant son séjour dans cette maison, chacun lui témoigne le même respect qu'à moi-même.

—Madame la duchesse peut être tranquille à cet égard... elle sera scrupuleusement obéie.

—J'y compte.

Otto Butler quitta l'appartement du premier étage, et quelques minutes après son départ, le marquis d'Hérouville, revenant de sa promenade matinale, frappait à la porte de sa sœur.

—Mon cher Tancred, lui dit-elle, je vais t'apprendre une grande nouvelle.

—Ta figure est joyeuse, donc la nouvelle n'est pas mauvaise, répondit le marquis en souriant.

—Elle est excellente ! Je viens d'avoir la joie de faire une bonne action, et je t'en réserve la moitié.

—Une bonne action... répéta Tancred, il me semble que c'est ta coutume ; et tu pourrais chaque jour, chère sœur, me donner semblable nouvelle. Tu me gardes ma part, dis-tu ? J'accepte de grand cœur et je te remercie. Apprends-moi bien vite de quoi il s'agit ?

—D'une compatriote, d'une pauvre jeune femme bien à plaindre, bien intéressante, veuve d'un gentilhomme qui s'est suicidé cette nuit.

—Le nom de ce gentilhomme ? demanda Tancred.

—Le baron de Lascars.

Un nuage sombre passa sur le visage du marquis.

—Ah! murmura-t-il, le malheureux s'est suicidé!... Cela m'étonne peu... il devait finir ainsi. Que Dieu soit miséricordieux pour sa vie et lui pardonne sa mort!

—Tu connaissais M. de Lascars? s'écria la duchesse.

—Je le connais trop! C'était un de ces hommes qui déshonorent un beau nom resté sans tache jusqu'à eux. Mais il n'est plus... il s'est fait justice... Je ne commettrai pas la lâcheté d'insulter sa mémoire.

—Et sa femme? demanda madame de Randan, connaissais-tu sa femme.

—Non... J'ignorais même que le baron fût marié. Depuis deux ou trois ans, grâce au ciel, je n'ai pas entendu parler de lui.

—Tu le verras dans un instant. Elle est très-jeune et belle comme les anges, malgré tout ce qu'elle a souffert. Je l'aime déjà, la pauvre enfant, plus que je ne saurais le dire.

—Cette tendresse est-elle bien réfléchie? murmura le marquis. Tu n'as pas l'habitude, ce me semble, de donner ton cœur aussi vite.

—J'en conviens, répondit la duchesse. Cette affection vive et spontanée s'est emparée de moi tout d'un coup, mais tu me comprendras en voyant madame de Lascars, et, comme moi, tu la trouveras irrésistible.

—Qu'as-tu fait déjà pour elle, et que comptes-tu faire encore?

La duchesse raconta rapidement à Tancrede ce qu'elle avait appris par la bouche de Gretchen; elle ajouta les détails de son entrevue avec Pauline et ses projets pour l'avenir.

En écoutant sa sœur le marquis devenait soucieux.

—Qu'as-tu donc? lui demanda madame de Randan quand elle eut achevé. Je lis sur ton visage une préoccupation sérieuse... Est-ce que tu n'appréhendes pas ma conduite?...

—Ma chère Jane, répondit Tancrede, tu veux bien, n'est-ce pas, que je te réponde avec ma franchise habituelle?

—Certes, je le veux!... s'écria la duchesse, mais parle vite, je t'en prie, car me voici déjà très-inquiète.

—Tu consens à me reconnaître quelque prudence, reprit le marquis, et tu m'accordes droit de conseil. Je vais donc exprimer nettement ma pensée tout entière. Je crains, chère sœur, que tu ne te sois laissée entraîner plus loin qu'il ne fallait par l'angélique bonté de ton âme. Je crains que tu n'aies cédé trop facilement et trop vite à un entraînement irrésistible.

—Comment? pourquoi? murmura madame de Randan.

—Je ne suis point de ceux qui voient partout le mal, poursuivit Tancrede, la méfiance n'est pas dans ma nature, et j'aime à croire à la vertu, mais enfin rien ne nous prouve que ta nouvelle protégée soit vraiment digne de ta tendresse et de ton estime... Son malheur et son dénuement la rendent intéressante, ceci est hors de doute, et j'approuve d'avance tous les bienfaits dont tu la combleras. Viens à son aide, ma sœur, rien de mieux; mais de là à en faire ton amie, ta compagne, il y a loin, il y a un abîme!... Tu ne sais rien du passé de cette jeune femme... Oh! je ne prétends point dire que ce passé soit mauvais, mais enfin, tout ce qui est inconnu laisse une place au soupçon, et l'amie de la duchesse de Randan, pas plus que la femme de César, ne doit être soupçonnée. Réponds-moi, Jane, en toute franchise... Me comprends-tu? Ai-je tort ou raison?

—Tu as raison en apparence et tort en réalité. Tancrede sourit.

—Je consens bien volontiers à me laisser convaincre, dit-il, explique-toi, ma sœur...

—En thèse générale, rien n'est plus vrai que ce que tu viens de dire, continua la duchesse, ce serait plus qu'une légèreté, ce serait une imprudence impardonnable, j'en conviens, de donner brusquement son affection, son estime, sa confiance à une inconnue... mais l'exception confirme la règle, et nous sommes aujourd'hui dans l'exception.

—En quoi?

—En ce que la baronne de Lascars est une

personne exceptionnelle... Il suffit de la voir un instant, il suffit de l'entendre pour la juger. La chasteté, la sincérité, le dévouement, toutes les saintes vertus de la femme illuminent son doux et noble visage.

—Prends garde, chère sœur, interrompit Tancrede, le visage n'est souvent qu'un beau masque, derrière lequel se cache une âme corrompue...

—Celui de madame de Lascars ne saurait être menteur! répliqua vivement la duchesse. Dieu ne nous tromperait pas ainsi par l'œuvre sortie de ses mains! Les yeux de cette femme, si limpides et si purs, laissent lire jusqu'au fond de son cœur, et ce cœur est sans tache, j'en réponds.

Tancrede secoua doucement la tête.

—Comment, tu doutes encore! s'écria madame de Randan.

—Pourquoi ne douterais-je plus? tes paroles ne m'ont prouvé qu'une seule chose, ton enthousiasme toujours croissant pour ta protégée.

—Eh bien, puisqu'il en est ainsi, répliqua la duchesse avec un sourire, je renonce à te vaincre, méchant frère; c'est madame de Lascars elle-même qui s'en chargera, et je suis certaine d'avance que cette tâche impossible pour moi, ne sera rien pour elle.

—Que fera-t-elle donc pour cela? demanda Tancrede d'un air doucement railleur.

—Il lui suffira de se montrer... Son premier regard triomphera de ton incrédulité farouche... Tu t'avoueras vaincu sans combat, et tu me diras: "Ma sœur, j'avais tort... Je me trompais et tu voyais juste..."

—Nous verrons... répondit Tancrede.

En ce moment on frappa légèrement à la porte. La duchesse donna l'ordre d'entrer, le maître Otto Butler parut; il saluait si bas que sa courte personne décrivait un demi-cercle à peu près complet.

—Que voulez-vous? lui demanda madame de Randan.

L'ex-juif déposa sur un meuble qui se trouvait à côté de lui un papier plié et quelques pièces d'or.

—Madame la duchesse, murmura-t-il, voici la note acquittée et le reliquat. Je dois prévenir en outre madame la duchesse que l'appartement voisin du sien est entièrement prêt... Je me suis tout à l'heure présenté chez madame de Lascars et je l'ai priée de vouloir bien agréer mes excuses et l'assurance de mon respect profond. Elle m'a répondu que je ne l'avais point offensée, et, comme j'insistais, elle a ajouté que, si je croyais avoir sur la conscience quelques torts à son égard, elle me les remettait de grand cœur... Voilà la vérité pure, et j'ose espérer que madame la duchesse sera contente de moi.

—C'est bien... dit la duchesse, laissez-nous...

—Otto Butler se courba derechef, et sortit à reculons, afin de ne point tourner un seul instant le dos à ses illustres hôtes.

—Que distu de la réponse de la baronne de Lascars à cet homme? demanda madame de Randan à son frère.

—Cette réponse est parfaite, assurément, répliqua le marquis, mais elle ne change rien à l'état de la question posée entre nous...

—Avant quelques minutes, la question dont tu parles sera tranchée, reprit la duchesse en quittant la chambre. Je vais chercher madame de Lascars, je l'installerai dans son nouveau gîte, et je viendrai te prendre pour te présenter à elle...

Le marquis, resté seul, sentit redoubler son inquiétude.

—Ma sœur, se dit-il, est, en vérité, trop parfaite! Elle pêche par l'excès du bien! Son âme pure et bienveillante croit aveuglément à la vertu et s'efforce de nier l'existence du mensonge et de l'hypocrisie! Pauvre chère sœur, dans sa confiance infinie elle juge les autres d'après elle-même, et je souffre lorsqu'il faut la désabuser comme il le faudra sans doute aujourd'hui, car j'ai grand-peur de la voir se compromettre par une imprudente protection accordée à qui n'en saurait être digne. Malgré moi l'idée de cette baronne de Lascars me préoccupe et me tourmente!... instinctivement, j'ai mauvaise opinion de cette femme!... Quelle jeune fille honnête et pure, en effet, aurait accepté la honte et le malheur de partager la destinée d'un misérable perdu de vices, et dont Paris entier connaissait l'existence criminelle?... Ce

misérable lui-même aurait-il flétri de son amour une candide et vertueuse enfant?... Les démons ne s'unissent point aux anges!... Hélas! j'en suis presque certain, cette femme à qui ma sœur a donné si vite sa tendresse n'est qu'une habile et dangereuse aventurière qui veut exploiter son malheur et spéculer sur ses larmes de commande! Jane livrée à elle seule donnerait tête baissée dans le piège; mais heureusement je suis là!... heureusement je veille!...

XVI

Le monologue de Tancrede fut interrompu par le retour de la duchesse.

—Madame de Lascars est là tout près; dit Jane à son frère, je te conduirai près d'elle aussitôt que tu le voudras.

—Conduis-moi donc à l'instant, chère sœur, répliqua le marquis, j'ai hâte de juger cette inconnue par mes propres yeux... j'ai hâte de la questionner.

—La questionner! s'écria la duchesse, y songes-tu?

—Pourquoi non?

—En vérité, Tancrede, je ne te connais plus! Tu sembles oublier quelle immense infortune vient d'atteindre ma protégée, mon amie! Crois-tu donc le moment bien choisi pour interroger une malheureuse femme, quant le cadavre de l'homme dont elle portait le nom est à peine refroidi?

—N'aurais-je pas le droit, chère sœur, de m'étonner de tes paroles et de les trouver blessantes?... répondit Tancrede d'un ton calme mais plein de fermeté. Tu fais preuve à mon égard d'une complète injustice... Tu méconnaiss étrangement mon caractère... tu sais bien cependant que je ne me suis jamais montré cruel, et j'espérais trouver chez toi une plus grande confiance en mon tact...

Madame de Randan jeta ses deux bras autour du cou de Tancrede et l'embrassa tendrement.

—Pardonne-moi... lui dit-elle, j'ai tort... tout ce que tu feras sera bien fait.

Le marquis rendit à la duchesse son baiser.

—Merci, chère sœur, répondit-il, et maintenant, viens... je suis prêt à te suivre.

Jane et Tancrede quittèrent la pièce où ils se trouvaient et se dirigèrent vers l'appartement voisin du leur, Pauline prévenue par la duchesse qu'elle allait recevoir la visite du marquis d'Hérouville, avait baigné dans des flots d'eau froide son visage altéré par les larmes, et mis en ordre les nattes éparses de sa magnifique chevelure blonde. Ensuite, épuisée de fatigue par les angoisses de la nuit précédente, elle s'était laissée tomber sur un siège et elle se demandait de la meilleure foi du monde si elle était véritablement bien éveillée, tant elle trouvait miraculeuse cette protection inattendue qui lui tombait du ciel à l'heure où tout espoir semblait perdu pour elle. En ce moment la porte s'ouvrit sans bruit... La duchesse et le marquis en franchirent le seuil... Pauline se leva pour aller au devant de ses visiteurs; elle se trouva face à face avec Tancrede.

—Chère madame, dit Jane, voici mon frère, le marquis d'Hérouville; il veut vous assurer lui-même de toute la sympathie qu'il ressent pour vous et de tout l'intérêt qu'il vous porte.

Ces paroles ne furent entendues par personne. A peine Pauline et Tancrede avaient-ils jeté l'un sur l'autre un regard qu'ils s'étaient reconnus. Madame de Lascars crut sentir la terre se dérober sous ses pieds; il lui sembla que son cœur se gonflait jusqu'à l'étouffer, et que son sang s'arrêtait dans ses veines; elle ne prononça pas un mot, elle ne poussa pas un soupir; mais, foudroyée par une émotion toute-puissante, elle chancela comme un beau lis dont la tige est brisée, et elle serait tombée à la renverse sans connaissance, si Tancrede, aussi pâle lui-même qu'un fantôme, ne s'était précipité pour la soutenir et ne l'avait regue dans ses bras. Pendant quelques secondes, la duchesse resta muette, en proie à une stupeur facile à comprendre... Ses yeux allaient de Pauline évanouie à Tancrede qui ne cherchait pas à dissimuler son agitation, et qui l'aurait d'ailleurs vainement essayé.